CRISCO

Centre de Recherches Interlangues
sur la Signification en Contexte
FRE 2805

Cahier du CRISCO
n°19

juin 2005

LES BASES EPISTEMOLOGIQUES DES GRAMMAIRES COGNITIVES ET 'NEO-FONCTIONNELLES'

Jacques FRANÇOIS

CRISCO
Université de Caen (Bât. Sciences Porte SA S13), 14032 CAEN CEDEX
Tél. : 02 31 56 56 27 — Fax : 02 31 56 54 27 — Site web : www.crisco.unicaen.fr
Courriel direction : jacques.francois@crisco.unicaen.fr
Courriel secrétariat : greneche@crisco.unicaen.fr

SOMMAIRE

1. Trois modélisations du langage et de son usage en concurrence 2

2. Ray Jackendoff et l'architecture parallèle 4

2.1. LES FONDEMENTS PSYCHOLOGIQUES ET BIOLOGIQUES 5

2.2. LES FONDEMENTS ARCHITECTURAUX 5

2.3. LES FONDEMENTS SEMANTIQUES ET CONCEPTUELS 7

3. Christopher Butler et la comparaison des théories structurales-fonctionnelles 10

3.1. LE CADRE COMPARATIF 10

3.2. L'EVENTAIL DES APPROCHES FONCTIONELLES DU LANGAGE 13

3.3. UN EXAMEN COMPARATIF DE SIX APPROCHES FONCTIONNELLES DU LANGAGE 14

3.4. UNE COMPARAISON CRITIQUE INTERMEDIAIRE DES TROIS APPROCHES 'STRUCTURALES-FONCTIONNELLES' 15

3.5. L'EVALUATION COMPARATIVE FINALE ET LES LIGNES DIRECTRICES D'UNE GRAMMAIRE FONCTIONNELLE IDEALE 16

4. Croft & Cruse et les assises de la linguistique cognitive 20

4.1. LE PROPOS DE W. CROFT & A. CRUSE 20

4.2. APPROCHE CONCEPTUELLE DE L'ANALYSE LINGUISTIQUE 22

4.3. APPROCHES COGNITIVES DE LA SEMANTIQUE LEXICALE 25

4.4. LES APPROCHES COGNITIVES DE LA FORME GRAMMATICALE 28

5. Les affinités entre les théories évoquées dans les ouvrages de Jackendoff (2002), Butler (1003) et Croft & Cruse (2004) et leurs limites 33

Bibliographie 36

Index des titres 40

1. Trois modélisations du langage et de son usage en concurrence

Ce cahier fusionne et réarticule trois comptes rendus parus dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, afin de mettre en évidence les traits communs et les différences entre les approches de R. Jackendoff[1] (la théorie dite de 'l'architecture parallèle'), de Ch. Butler[2] (synthétisant les travaux des écoles 'fonctionnelles-structurelles' de M.A.K. Halliday & R.P. Fawcett, de S.C. Dik et K. Hengeveld, et de R.D. van Valin & R. LaPolla) et de W. Croft & A. Cruse[3] (mettant en perspective différentes facettes de la linguistique cognitive représentées entre autres par R. Langacker, G. Lakoff, Ch. Fillmore ou G. Fauconnier).

Il constitue un complément à mon article « Le fonctionnalisme linguistique et les enjeux cognitifs » paru dans le volume collectif *La linguistique cognitive* dirigé par C. Fuchs (François 2004b).

Le titre de ce Cahier peut faire débat à un triple titre :

i. Que couvre l'expression « néo-fonctionnelle » ?
ii. Faut-il parler de « grammaire » ou de « linguistique » ?
iii. Est-il question ici de bases « théoriques » ou « épistémologiques » ?

Sur le premier point, je dérive l'adjectif 'néo-fonctionnel' du terme « néo-fonctionnaliste » que C. Fuchs (2004 :10, 19) applique à un ensemble (difficile à délimiter) de théories renouvelant le paradigme fonctionnaliste depuis les années 1980[4]. L'une des caractéristiques notables de ces théories est qu'elles s'inscrivent, avec la grammaire cognitive de R. Langacker et la sémantique cognitive de G. Lakoff, dans le paradigme plus vaste des « *usage-based theories of language* » (cf. Croft & Cruse 2004, Chapitre 11) qui prennent en compte dans l'analyse grammaticale des données psycholinguistiques (concernant l'adulte sain, l'enfant acquérant sa langue maternelle ou les différents types d'aphasiques) et occasionnellement sociolinguistiques[5].

---

1 Cf J. François (2003), Compte rendu de Ray Jackendoff (2002), *Foundations of language — Brain, Meaning, Grammar, Evolution*.

2 Cf. J. François (2004a) Compte rendu de Christopher Butler (2003), *Structure and function – A guide to three major structural-functional theories*.

3 Version enrichie du compte rendu de William Croft & Allan Cruse (2004) *Cognitive linguistics*. A paraître dans le BSL C/2, 2005 [la présentation de la seconde partie de cet ouvrage due à Allan Cruse a été rédigée par Fabienne Venant du LATTICE, CNRS & ENS Montrouge].

4 Cf. François (1998) dont le titre parle par lui-même « Grammaire fonctionnelle et dynamique des langues : de nouveaux modèles d'inspiration cognitive et biologique ». B. Victorri (2004 : 97) précise : « Si les fonctionnalistes définissent avant tout le langage comme un outil de communication, ils comptent parmi les contraintes essentielles imporées à ce système de communication les propriétés de l'appareil cognitif général des locuteurs, ce qui les conduit à explorer sur de nombreux points des conceptions voisines de celles exposées ici ».

5 Je renvoie à la théorie du changement linguistique de W. Croft (2000) qui prévoit une phase initiale de créativité individuelle lexicale et morphosyntaxique (en fonction d'impératifs cognitifs et linguistiques tels que les universaux implicationnels ou les échelles d'accessibilité) et une phase subséquente de consensus dans la communauté linguistique.

Parler de psycholinguistique, de sociolinguistique et de paradigme théorique nous conduit directement aux points (ii) et (iii). Croft, s'interrogeant en 1995 sur le domaine d'application de la notion d'autonomie (autonomie de la syntaxe par rapport à la sémantique et à la pragmatique ou autonomie de la grammaire vis-à-vis des pressions extralinguistiques), observe qu'entre les années 1980 et 1990 le débat s'est déplacé de la syntaxe vers la grammaire. Pour la « grammaire cognitive », comme le disent Croft & Cruse (2004 :1) « *grammar is conceptualization* », ce qui revient à dire que la grammaire est une science cognitive et qui pose la question de l'appartenance simultanée de la grammaire aux sciences sociales, étant admis que la sociolinguistique n'est pas une science cognitive. Parler de « grammaire cognitive » ou de « linguistique cognitive » est-il donc équivalent ? Il se trouve que la « *space grammar* » de R. Langacker , renommée en « *cognitive grammar* », rattache implicitement la collocation « grammaire cognitive » aux concepts développés par Langacker. Mais du côté des « néo-fonctionnalistes » (T. Givón, S. Thompson, P. Hopper, J. Haiman, J. Hawkins entre autres), « grammaire » est pris dans un sens plus étroit, parce que la perspective centrale est d'ordre typologique et que les préoccupations psycho- et sociolinguistiques sont marginales. Bref, par convention je considérerai que « grammaire cognitive » ne constitue pas un nom de marque déposé et je resterai explicitement sur un plan grammatical.

Quant à la dernière question de la distinction entre bases « EPISTEMOLOGIQUES » ou « THEORIQUES », les questions abordées ici concernent explicitement les rapports entre le langage, les langues et la faculté de cognition des êtres humains (voir le sous-titre de Jackendoff 2002 : « *Brain, Meaning, Grammar, Evolution* »). C'est donc bien L'EPISTEME DU LANGAGE qui est en cause, et il devrait ressortir des sections qui suivent que l'approche des quatre auteurs est clairement épistémologique, pour Jackendoff dans l'ensemble de son ouvrage, pour Butler au moins dans les chapitres 2 et 6 du volume 1 et pour Croft & Cruse dans toute leur première partie (*A conceptual approach to linguistic analysis*).

2. Ray Jackendoff et l'architecture parallèle

► Ray JACKENDOFF (2002), *Foundations of language — Brain, Meaning, Grammar, Evolution*. Oxford, New-York : Oxford University Press.(477 p.)

Ray Jackendoff est l'un des esprits les plus brillants et novateurs de la linguistique contemporaine. Son œuvre se caractérise par un va et vient constant entre des ouvrages centrés sur la linguistique[6], et plus spécialement la place de la sémantique lexicale à l'interface entre linguistique et sciences cognitives[7], et des travaux témoignant d'un investissement remarquable dans les sciences de la cognition — au niveau le plus pointu de la recherche[8] ou dans une perspective de vulgarisation[9] — ou même sur le langage de la musique tonale[10]. Jackendoff réunit d'un côté une fidélité remarquable à ce qu'il estime être les qualités fondatrices de la linguistique générative, à savoir la théorie de la faculté de langage de l'espèce humaine et la démarche computationnelle engagée par Chomsky, et d'autre part une ouverture toujours confirmée aux approches de la grammaire cognitive, de la philosophie du langage ou des neurosciences. Dans les dernières années, des linguistes d'inspiration fonctionnaliste ont largement ouvert le champ du linguistique, au delà de la typologie fonctionnelle des langues inspirée par J. Greenberg[11], à l'étude de l'ontogénèse[12], des facteurs d'évolution des langues[13] et de la phylogénèse[14] du langage et à l'articulation entre langue, esprit et cerveau[15]. Comme le suggère le sous-titre de *Foundations of language*, « *Brain, Meaning, Grammar, Evolution* »[16], Jackendoff a su tirer profit de ces recherches et replacer le débat dans la controverse plus générale entre une démarche intégrant grammaire, sémantique et pragmatique – telle qu'elle est représentée par les courants fonctionnalistes à dominante pragmatique, comme chez S.C. Dik ou T. Givón ou à dominante cognitive comme chez R. Langacker, L. Talmy, G. Fauconnier ou A. Goldberg — et la démarche computationnelle et "cognitiviste" qu'il continue à défendre. *Foundations of language* (dont le titre renvoie explicitement à la revue du même nom qui devait jouer un rôle pionnier dans le développement de la linguistique théorique à la fin des années 60) est articulé en trois parties composées chacune de quatre chapitres portant en premier lieu sur les fondements

6 Cf. Jackendoff, R. (1972), (1977)
7 Cf. Jackendoff, R. (1983) ; François, J. (1985) ; Jackendoff, R. (1990) ; François, J. (1992) ; Jackendoff, R. (1992) ; Jackendoff, R. (1997a).
8 Cf. Jackendoff, R. (1987)
9 Cf. Jackendoff, R. (1994)
10 Cf. Lerdahl, F. & R. Jackendoff (1983)
11 Cf. Croft, W. (1990)
12 Cf. Mac Whinney, B. & E. Bates (eds., 1989)
13 Cf. Croft, W. (2000)
14 Cf. Givón, T. (1995)
15 Cf. Givón, T. (2002)
16 L'ordre de mention des quatre composantes proprement 'fondamentales' est significatif : le développement du cerveau permet l'activité symbolique source de la signification, laquelle est stabilisée par l'émergence de la grammaire au cours de l'évolution.

psychologiques et biologiques de la faculté de langage, en second sur ses fondements architecturaux, et en dernier lieu sur ses fondements sémantiques et conceptuels.

2.1. LES FONDEMENTS PSYCHOLOGIQUES ET BIOLOGIQUES

Depuis ses premiers travaux, Jackendoff ne cesse de défendre l'idée que la manière la plus efficace d'étudier le langage consiste à adopter un point de vue mentaliste et plus spécialement de se concentrer sur la manière dont un enfant acquiert la fluence dans une langue. Dans cette première partie, Jackendoff fait le point sur la partie de l'héritage de la grammaire générative qu'il revendique.

Dans le chapitre 1 (*The complexity of linguistic structure*), Jackendoff présente succinctement la structure associée à une phrase simple de l'anglais, avant de présenter la linguistique comme une branche de la psychologie dans le chapitre 2 (*Language as a mental phenomenon*). Il introduit la distinction entre la compétence des locuteurs définie comme le savoir-parler dans leur langue de communication et leur performance vue comme leur mise en œuvre effective de ce savoir. Le chapitre 3 (*Combinatoriality*) est consacré au caractère combinatoire du langage qui résulte du fait que les locuteurs peuvent comprendre et construire un nombre indéfiniment grand de phrases qu'ils n'ont jamais rencontrées auparavant. Jackendoff estime que les théories courantes de la mémoire sémantique et des réseaux neuronaux sont mal adaptées à rendre compte de ce phénomène. Posant enfin la question de l'aptitude du code génétique à produire le « cablage » neuronal qui sous-tend les universaux de la grammaire et du rôle joué par l'évolution dans ce processus, le chapitre 4 (*Universal grammar*) conclut à l'acceptabilité d'une version de la Grammaire Universelle adaptée à l'architecture parallèle, c'est-à-dire centrée sur les items lexicaux comme pivots et distribuée entre les trois composantes phonologique, syntaxique et sémantique.

2.2. LES FONDEMENTS ARCHITECTURAUX

Dans la seconde partie, Jackendoff s'écarte de la théorie générative standard en développant ce qu'il appelle « l'architecture tripartite parallèle ». Le but de cette seconde partie est de rapprocher la théorie linguistique et l'approche neurologique du langage. C'est dans la figure 1 p. 10 (*Organization of the Grammar*) de Jackendoff (1990) qu'apparaît pour la première fois la conception trigénérative, mais sans aucun développement sur les règles de correspondance entre structures phonologiques et structures syntaxiques. C'est Jackendoff (1997a) qui introduit la notion d'interface[17]. L'intuition cruciale de ce système trigénératif provient des travaux sur la phonologie générative postérieurs à l'ouvrage pionnier de Chomsky & Halle[18]. Le principe de décomposition de la structure phonologique en sous-composantes génératives indépendantes est désormais étendu à la totalité de la langue :

---

[17] La Figure 2.1. de Jackendoff (1997a) *The tripartite parallel architecture* s'appuie pour les règles de correspondance sur le §2.1. The 'articulatory-perceptual' interfaces, p. 21 sq. et le §2.2. 'The phonology-Syntax Interface' p. 25 sq.

[18] Cf. Chomsky, N. & Halle, M. (1968)

chacun des trois systèmes génératifs (phonologique, syntaxique et sémantique-conceptuel) est indépendant et subdivisé en tiroirs indépendants[19].

Le modèle trigénératif attribue une position de pivot aux items lexicaux — qui pour Jackendoff n'incluent pas seulement des mots, mais aussi en-deça du mot des affixes morphologiques productifs et au-delà du mot des idiotismes. Les mots sont conçus comme des « règles d'interface à petite échelle qui aident à corréler les structures parallèles » (p. 425). Ce sont les propriétés phonologiques, syntaxiques et sémantiques corrélées des items lexicaux qui tiennent l'architecture parallèle. Une conception apparentée et avec les mêmes soucis d'adéquation neuronale se retrouve dans la « linguistique neurocognitive » de S. Lamb[20] (1999, non cité). Jackendoff insiste sur le rapprochement entre cette conception et les grammaires dites de construction[21]. On peut même dire qu'il a anticipé dans une large mesure l'analyse de la sémantique des constructions syntaxiques par A. Goldberg dès la 3e partie de *Semantic structures* (1990) sur les adjoints qui expriment un argument incorporé (chapitre 8), un argument d'une clause conceptuelle modificatrice (ex. les adjoints en *for*, chapitre 9) ou des arguments d'une clause conceptuelle superordonnée (chapitre 10). Jackendoff unifie désormais le traitement des items lexicaux et des règles de structure de syntagme en considérant ces dernières comme des items lexicaux constitués entièrement de variables. L'un des aboutissements de la démarche de Jackendoff est une théorie de l'« apprenabilité » (*learnability*). Adoptant le langage du connexionnisme, Jackendoff assimile la Grammaire Universelle à des « structures d'attracteurs » propres à guider le cours des généralisations de l'enfant à partir des données enregistrées.

Le chapitre 5 (*The parallel architecture*) montre comment les composantes génératives communiquent entre elles à travers des composantes d'interface. Le chapitre 6 (*Lexical storage vs. Online construction*) argumente contre la conception de la grammaire générative standard selon laquelle les éléments stockés qui sont combinés entre expressions plus grandes sont toujours des mots. Jackendoff attribue le statut d'item lexical aux affixes productifs, aux idiotismes et à des structures plus abstraites et, plus révolutionnaire, élimine la distinction traditionnelle entre items lexicaux et règles de grammaire. A partir du chapitre 7 (*Implications for processing*), Jackendoff explore les voies par lesquelles la reconfiguration proposée de la grammaire générative peut gagner en pertinence psychologique et biologique. La qualité sans doute la plus remarquable de l'architecture parallèle, c'est son aptitude à traduire les règles de grammaire en contraintes de traitement. Les composantes d'interface entre structures phonologiques et syntaxiques et entre structures syntaxiques et sémantiques permettent à un processeur de corréler les sons et les significations d'une manière que Jackendoff qualifie d' « opportuniste » et d' « incrémentale » (p. 426). A partir de cette position, Jackendoff peut renvoyer dos à dos la grammaire générative qui sous-évalue les questions de combinatoire syntaxique et la sémantique formelle complètement déconnectée de la question du traitement psychologique des structures. Le chapitre 8 (*An evolutionary perspective on the architecture*) constitue un développement original de l'argumentation de Jackendoff, qui prend

---

19 La distinction dans Jackendoff (1990) entre un tiroir 'thématique' et un tiroir 'actionnel' de la structure argumentale constitue une première illustration de l'extension de la modularité de la phonologie à la sémantique.

20 Cf. Lamb S. (1999). Jackendoff ne mentionne que la théorie de grammaire stratificationnelle de S. Lamb élaborée dans les années 60, laquelle présentait déjà une architecture multigénérative (à travers ses composantes de phono-, morpho-, lexo- et sémotactique). L'intérêt de la version rajeunie de cette grammaire est d'une part l'hypothèse néo-associationniste de localisation des traitements neuronaux du langage défendue par N. Geschwind dans le prolongement de K. Wernicke et d'autre part la prise en compte de la variabilité individuelle dans le traitement de l'information lexicale.

21 Cf. Goldberg, A. (1995).

implicitement en compte le développement de la recherche contemporaine d'inspiration fonctionnaliste sur l'évolution de la faculté de langage illustré par exemple par le dernier chapitre de Givón (1995) sur la co-évolution entre langage, esprit et cerveau et l'ouvrage déjà cité de W. Croft (2000) sur l'explication évolutionniste du changement linguistique. Jackendoff cherche à monter un scénario plausible de la manière dont la faculté de langage a développé toute sa complexité à partir de l'innovation initiale, l'emploi symbolique des sons indépendamment de la situation et du développement des outils d'expression que sont d'une part la structure syllabique puis segmentale à l'interface entre phonologie et syntaxe et d'autre part la corrélation entre ordre linéaire des mots et rôles sémantiques à l'interface entre syntaxe et sémantique.

2.3. LES FONDEMENTS SEMANTIQUES ET CONCEPTUELS

Jackendoff commence par rappeler dans le chapitre 9 (*Semantics as a mentalistic enterprise*) que traiter la théorie sémantique en termes mentalistes permet d'assurer la compatibilité de celle-ci avec l'approche (tri)générativiste. La sémantique et la syntaxe ne doivent pas entretenir un rapport de dépendance, ni dans un sens ni dans l'autre, mais doivent s'articuler l'une sur l'autre. La sémantique linguistique se définit alors comme la théorie des composantes d'interface entre les significations et les expressions linguistiques. Le chapitre 10 (*Reference and truth*) définit la référence comme « une relation entre des expressions linguistiques et le monde tel que l'usage de la langue le conceptualise ». Jackendoff y poursuit son dialogue avec la théorie des espaces mentaux de G. Fauconnier engagé dès *Semantics and cognition* (1983). Les deux derniers chapitres visent à donner une idée de la complexité de la théorie de la signification. Dans la mesure où c'est là le domaine où l'argumentation de l'auteur fait le plus autorité chez les linguistes, ils méritent une attention particulière.

Le chapitre 11 (*Lexical semantics*) développe deux idées majeures : en premier lieu Jackendoff défend sa conception du caractère compositionnel des significations lexicales qui se superpose jusqu'à un certain point à la combinatoire des syntagmes, mais se révéle également plus complexe et plus flexible, d'autre part il argumente en faveur d'une réduction drastique de l'inventaire des structures syntaxiques sur la base de l'autonomie générative de la sémantique (ce qui pourrait à terme constituer un point de convergence avec la théorie de l' « apprenabilité » de R. van Valin[22] qui suppose que l'enfant acquiert en premier lieu des structures de rôles remplies par des unités référentielles et en second lieu la formulation syntaxique des fonctions prédicatives et référentielles). Ce chapitre se situe dans le prolongement des analyses fines de structures sémantiques (essentiellement dans le domaine verbal) et de la corrélation syntactico-sémantique auxquelles plusieurs ouvrages antérieurs de Jackendoff nous ont habitués (1972, 1983, 1990).

Une originalité consiste dans la parallélisation du raisonnement sur les composants primitifs entre structure phonologique et structure sémantique-conceptuelle. Pas plus que les traits distinctifs de la phonologie ne sont en eux-mêmes des sons, les prédicats sémantiques ne sont équivalents à des unités lexicales : « Supposons que les principes par lesquels des unités sublexicales se combinent en significations lexicales ne sont pas les mêmes que les principes par lesquels les significations lexicales se combinent en significations de syntagmes. Alors, même si les unités sublexicales composant une signification lexicale pouvaient s'exprimer en

[22] Cf. van Valin, R.D. & LaPolla, R. (1997), spécialement l'épilogue *The goals of linguistic theory revisited*, pp.640-9.

mots, aucun syntagme composé de ces mots ne pourrait exprimer ce qu'exprime le mot original. Et bien sûr, de la même manière que nous n'avons pas un accès conscient aux primitifs phonologiques, nous ne devrions pas être capable d'expliquer la décomposition lexicale sur la base de notre intuition brute » (p. 336). Cette position (aux antipodes de celle de Z. Harris par exemple) permet de sortir du cercle vicieux de la thèse de l'impossibilité de décomposer les significations lexicales soutenue par J. Fodor — à l'origine à l'encontre de la conception de la décomposition lexicale prônée par J. MacCawley dans le cadre de la sémantique générative naissante — parce qu'il assimile décomposition lexicale et définition et considère que tous les concepts lexicaux sont monadiques et, qui plus est, innés. Le §11.8.2. *Building verb meanings* (pp. 364-369) fournit une illustration convaincante de la structure d'interface du lexique (en l'occurrence verbal).

Les décompositions sémantiques des verbes *enter*(X, Y), *butter*(X, Y) ou *pocket*(X,Y) ne sont pas complètement originales par rapport aux propositions de Jackendoff (1990) dont le Chapitre 11, *Toward a theory of linking* (p.245-282) offrait une théorie générale beaucoup plus détaillée et hiérarchisée de la corrélation entre la face syntaxique et la face sémantique des entrées verbales, mais la présentation est plus accessible. Ainsi à l'entrée phonologique /**ɛntr**/$_i$ correspond l'entrée syntaxique **enter**$_V$ [SN_X _ SN_Y] à laquelle correspond l'entrée sémantique-conceptuelle [$_{Even}$ GO([$_{Objet}$ **X**]$_{oblig}$, [$_{Chemin}$ TO ([$_{Lieu}$ IN ([$_{Objet}$ **Y**])])])]$_i$ instanciée par exemple par *John*$_X$ ***entered*** *the room*$_Y$. Jackendoff adopte une présentation arborescente de la structure sémantique-conceptuelle distinguant les projections maximales (Evénement, Chemin, Lieu, Objet), les têtes (GO, TO, IN) et les variables de participants (X, Y) qui permet de visualiser aisément le degré d'intégration lexicale variable entre deux propositions équivalentes : *John*$_X$ ***entered*** *the room*$_Y$ et *John*$_X$ ***went into*** *the room*$_Y$. Ce mode de présentation permet également de comprendre que la face sémantique de l'entrée des verbes **approach**$_V$ [SN_X _ SN_Y] **leave**$_V$ [SN_X _ SN_Y] et **pass**$_V$ [SN_X _ SN_Y] ne diffère de celle du verbe **enter**$_V$ [SN_X _ SN_Y] que par la substitution à la combinaison des têtes sémantiques TO-IN de la tête TOWARD, (*approach*), FROM (*leave*) ou PAST (*pass*). Par ailleurs Jackendoff confirme son exploitation de la théorie des '*qualia*' de J. Pustejovsky au-delà de ses emprunts dans Jackendoff (1997a, pp.60-66). La section 11.9 (p.369-373) est consacrée à la co-composition sémantique dans l'interprétation de la proposition entre les propriétés de la structure argumentale du verbe et celles des 'qualia' (formel, constitutif, agentif et télique) des participants. Jackendoff évoque également dans la section 11.10 (p.373-5) les '*dot objects*' de Pustejovsky, par exemple l'item *roman* qui peut être compris dans un même énoncé comme référant à l'objet intellectuel et à l'objet physique (*Ce roman sur la Guerre de Crimée a une couverture rouge*).

Dans le chapitre 12 (*Phrasal semantics*) Jackendoff défend la conception d'une sémantique des syntagmes organisée comme la phonologie en une série de tiroirs dont chacun véhicule un aspect indépendant de la signification. L'auteur distingue (section 12.1) trois modes de composition simple des unités lexicales par satisfaction d'argument, par modification et par « extraction lambda » (procédure que Jackendoff emprunte pour la première fois à la sémantique formelle) et en outre un mode de composition enrichie. Au premier tiroir de la structure sémantique-conceptuelle s'ajoute un second tiroir 'référentiel'. L'auteur développe ici la section 3.3. *Reference transfer functions* de son ouvrage précédent (1997a:54-58). Le tiroir référentiel permet de traiter les propriétés référentielles des énoncés sans recourir aux quantificateurs existentiel et universel et à leur portée. La notation symbolique à l'aide de flèches de force assertive et de stabilisation référentielle (*'grounding'*) permet de traiter élégamment les problèmes classiques de référence nominale ou événementielle des objets de verbes tels que *want* (*A friend of mine wants* [**to buy a car**]) ou

realize (*Fred didn't realize that* [**John bought a car**]). L'introduction d'un troisième tiroir, celui de la structure informationnelle (ou perspective fonctionnelle de la phrase), emprunté (comme dans la théorie de Grammaire des Rôles et de la Référence de R. van Valin) à K. Lambrecht, constitue une nouveauté dont l'articulation avec le reste du modèle demande à être clarifiée, même si Jackendoff mentionne (p.416) les connexions entre la structure informationnelle et le tiroir référentiel à propos des conditions d'emploi du quantificateur *every*.

En conclusion, on ne peut pas dire de tous les chapitres de cette somme qu'ils renouvellent complètement la théorie de Jackendoff élaborée progressivement depuis 1972 avec les jalons principaux que constituent *Semantics and cognition* (1983), *Semantic structures* (1990) et *The architecture of the language faculty* (1997a). A titre d'exemple, la conception — essentielle dans cette architecture — de l'interface entre syntaxe et sémantique trouve des illustrations plus détaillées et plus propres à convaincre les spécialistes de la syntaxe de l'anglais dans l'ouvrage de 1990. Mais la qualité principale de *Foundations of language* est que chacune des composantes ou des motivations linguistiques, psychologiques et neurobiologiques de l'architecture parallèle y est développée de manière équilibrée, de sorte que l'ouvrage est instructif pour les chercheurs de ces différentes communautés. Et même quand elle est ramassée, l'argumentation linguistique est toujours parfaitement articulée et fondée sur la littérature la plus récente. Enfin, malgré (ou peut-être en raison de) son investissement dans différentes disciplines interconnectées, Jackendoff limite au maximum le jargon (en particulier celui de la syntaxe générative est pratiquement absent), ce qui en fait une lecture accessible (et hautement profitable par la multiplicité des points de vue envisagés), pour les étudiants en sciences du langage, au moins au niveau avancé.

`

3. Christopher Butler et la comparaison des théories structurales-fonctionnelles

► Christopher S. Butler, ***Structure and function – A guide to three major structural-functional theories***. Benjamins 2003 (Studies in Language Companion Series 63/64), Part 1 : *Approaches to the simplex clause,* 570 pages, Part 2 : *From clause to discourse and beyond*, 576 pages.

Cet ouvrage monumental (1146 pages serrées) et formellement impeccable avec une bibliographie extensive (plus de 500 titres pour le volume 1 et de 800 titres pour le volume 2) et trois index pour chaque volume, index des noms, index des langues (centré sur l'anglais et l'espagnol en raison de l'option de l'auteur en faveur d'illustrations empruntées à des bases de données textuelles) et un imposant index des matières (28 pages pour le volume 1, 28 pages pour le volume 2), entre dans une catégorie quasiment inexistante en linguistique, celle des **synthèses comparatives**. Il s'adresse prioritairement aux linguistes engagés dans l'une ou l'autre des multiples variantes du fonctionnalisme linguistique actuel[23] et se propose en premier lieu de mettre en évidence l'unité de propos entre trois théories qualifiées à juste titre de « structurales-fonctionnelles », la *Systemic Functional Grammar* (SFG) attachée aux noms de M.A.K. Halliday et R.P. Fawcett, la *Functional Grammar* (FG) initiée par S. Dik et développée entre autres par K. Hengeveld et J. Nuyts, et la *Role and Reference Grammar* (RRG) développée par R.D. van Valin.

3.1. LE CADRE COMPARATIF

La pertinence de cette vaste entreprise de comparaison, voire de typologie des cadres théoriques, illustrée par une foule d'extraits de corpus électroniques[24], la quasi exhaustivité des présentations critiques, en particulier du point de vue de l'évolution interne de chacune de ces trois théories et la pédagogie du discours parfaitement structuré[25] prêtent difficilement le

[23] Sont considérées comme « actuelles » les grammaires fonctionnelles qui ont donné lieu à des travaux théoriques majeurs dans les dernières années du 20e siècle. A ce titre, les orientations des écoles fonctionnelles de Prague autour de F. Daneš, J. Firbas ou P. Sgall et de Paris autour d'A. Martinet et F. François sont mentionnées sans être toutefois prises en compte dans le tableau comparatif du chapitre I-2.

[24] Les principaux corpus exploités sont le *British National Corpus* (100 millions de mots-occurrences) pour l'anglais écrit et accessoirement oral, le London-Lund Corpus (½ million de mots) pour l'anglais oral, le *Corpus Oral de Referencia de la Lengua Española* pour l'espagnol oral et le *European Corpus Initiative Multilingual Corpus on CD-ROM* consulté pour le néerlandais.

[25] Certaines redites partielles se révèlent inévitables dans cette articulation, par exemple les caractères majeurs des trois théories sont esquissés au chapitre I-2 par comparaison avec trois autres théories d'inspiration fonctionnaliste avant d'être repris au chapitre I-6 pour une comparaison approfondie limités aux trois théories focales, SFG, FG et RRG

flanc à une évaluation critique et mon propos sera essentiellement de faciliter l'entrée dans cette somme synoptique à accès multiples. Je me limiterai à deux observations critiques.

En premier lieu, le choix de ces trois théories, s'il est parfaitement argumenté, correspond en même temps au parcours personnel de Ch. Butler qui a commencé par travailler dans le milieu de la SFG avant de se tourner vers la FG, puis vers la RRG, dans une démarche non substitutive mais cumulative, et qui se consacre actuellement en priorité à l'élaboration d'une théorie unitaire répondant mieux que les trois théories sources au critère d'adéquation psycholinguistique prôné par la FG et la RRG, mais resté largement programmatique. S'il paraît évident qu'à l'heure actuelle de nombreux linguistes se situent à l'interface entre FG et *Grammaire Cognitive* (GC) de Langacker (par ex. L. Goossens, R. Kalisz & W. Kubinski[26]) ou entre FG et RRG (par exemple R. Mairal Uson[27]), la communauté des « systémiciens » de l'école de Sydney (autour de M.A.K. Halliday) ou de celle de Cardiff (autour de R.P. Fawcett) semble être moins ouverte aux influences extérieures (et de fait le tableau comparatif 2.1 du chapitre II-2 met bien en évidence une plus grande proximité entre FG et RRG qu'entre chacune de ces deux théories et grammaire fonctionnelle systémique). Les trois théories ne sont donc pas « équidistantes » : la FG et la RRG se sont constituées et développées en relation étroite, même si leur conception de l'articulation entre syntaxe et sémantique est sensiblement différente. K. Hengeveld a ainsi emprunté à Foley & van Valin[28] la stratification des opérateurs prédicatifs, inconnue du premier modèle de FG[29], avant que van Valin & LaPolla[30] n'empruntent en retour à J. Rijkhoff, représentant de la FG, la stratification parallèle des opérateurs du syntagme nominal. Le lien entre FG-RRG et SFG est moins étroit, sans doute en raison de deux différences majeures, d'une part le statut des items lexicaux comme fondement des représentations sémantiques et syntaxiques en FG-RRG qui s'oppose à son statut de « précipité » des opérations sur les réseaux systémiques en SFG, et d'autre part l'orientation typologique dominante en FG-RRG opposée à l'orientation sociolinguistique et didactique mise en avant par la SFG.

En second lieu, on peut regretter que Ch. Butler n'ait pas évoqué au chapitre I-2 des théories certes non fonctionnalistes au regard des sept caractères majeurs du fonctionnalisme linguistique contemporain listés à la fin du chapitre I-1 (en particulier l'autonomie de la syntaxe par rapport à la sémantique et à la pragmatique), mais cependant « médiatrices » et non strictement « distributionnelles »[31], je pense particulièrement à la théorie Sens ⇔ Texte de I. Mel'čuk[32] et au modèle d' « architecture parallèle » de R. Jackendoff[33]. Ce dernier souligne en particulier en 2002 le parallélisme entre ses analyses (spécialement en 1990) de la corrélation entre structure sémantique et structure syntaxique attachées aux items lexicaux et la variante de grammaire de construction défendue par A. Goldberg[34] en 1995, dont Butler montre par ailleurs qu'elle correspond aux « *constructional templates* » de la RRG dans la version de van Valin & LaPolla (1997) qui constituent à leur tour un pont entre la RRG et les grammaires constructionnelles, en premier lieu la *Grammaire Cognitive* autour de R. Langacker.

---

26 Cf. Kalisz, R. & Kubinski W. (1997) .
27 Cf. Mairal Uson, R. & van Valin, R.D. (2001).
28 Cf. Foley, W. & van Valin, R.D. (1984).
29 Cf. Dik, S. (1978).
30 Cf. van Valin, R.D. & LaPolla, R. (1997).
31 Selon la terminologie de J. Goldsmith & G. Huck (1991).
32 Cf. Steele, J. (ed. 1990).
33 Cf. Jackendoff, R. (1990, 1997a, 2002). cf. François, J. (2003).
34 Cf. Goldberg, A. (1995).

La division en deux volumes s'inspire de celle de l'ouvrage de référence et partiellement posthume de S. Dik (1997a), *The theory of Functional Grammar*, dont le premier volume est consacré à la structure de la phrase simple ('*clause'*) et le second aux constructions complexes et dérivées avec une ouverture sur une Grammaire Fonctionnelle du Discours. Le volume 1 se compose de neuf chapitres. Le premier vise à délimiter le champ des théories linguistiques qui proposent des explications fonctionnelles pour les règles de structuration grammaticale en retenant un ensemble de sept caractères que toutes ces théories présentent à un degré plus ou moins prononcé. Le second procède à une réduction progressive de l'éventail des théories concernées : retenant dans un premier temps six variantes du fonctionnalisme linguistique, l'auteur brosse l'éventail des approches fonctionnalistes actuelles du langage, du « fonctionnalisme génératif » de E. Prince et S. Kuno à la *Cognitive Grammar* de R. Langacker, il montre en quoi les trois théories évoquées plus haut partagent une propriété commune, celle d'être à la fois structurales et fonctionnelles, qui justifie leur analyse comparative. Les chapitres I-3 à I-5 décrivent la conception de la structure de la phrase simple selon la FG, la RRG et la SFG. Le chapitre I-6 constitue une première synthèse limitée à la phrase simple à partir des propriétés communes dégagées au chapitre I-2 et des caractères propres évoqués en détail dans les chapitres I-3 à I-5. Les trois derniers chapitres sont ensuite consacrés d'un point de vue tant sémantique que syntaxique au traitement dans les trois cadres des syntagmes nominaux (relations tête-membres et catégories fonctionnelles : détermination, quantification, qualification, etc.) et adjectivaux (chapitre I-7), des syntagmes verbaux (le 'cœur' en RRG, la 'prédication' en FG, chapitre I-8) et de ce fait à la représentation des situations, et aux catégories permettant de mettre en scène les situations : la temporalité, l'aspectualité, les modalités et parmi ces dernières plus particulièrement la polarité (chapitre I-9).

Le second volume traite d'abord des fonctions pragmatiques, en premier lieu la force illocutoire de l'énoncé (chapitre II-1), en second la structure informationnelle (la sélection du topic et du focus, chapitre II-2). Le chapitre II-3 consacré aux phrases complexes ouvre la voie a chapitre II-4 qui traite de la dimension transphrastique (discours, texte et contexte) et au chapitre II-5 dédié à l'apprentissage et aux applications de la grammaire. Enfin le chapitre II-6 constitue dans le second volume le pendant du chapitre I-6 du premier, poursuivant l'entreprise comparative à l'échelle des grandes unités et détaillant les propriétés d'une grammaire structurale-fonctionnelle idéale.

Ce plan, qui ne comporte que trois chapitres sur 15 dédiés à une seule théorie, et qui accorde donc la propriété absolue à la comparaison sur chaque point, est parfaitement justifié, mais on ne peut pas s'attendre à ce que chaque théorie occupe une place comparable dans chaque chapitre. Ainsi, les dimensions textuelle (chapitre II-4) et applicative (chapitre II-5) sont coconstitutives de la SFG, alors qu'elle n'ont guère plus qu'un caractère programmatique en FG et RRG. Inversement la réflexion typologique sur les fonctions syntaxiques et leur accessibilité et sur le mode de jonction des '*clauses'* a retenu l'attention de nombreux représentants de la FG et de la RRG, contrairement à la SFG peu concernée par cette dimension. Mais aucun chapitre n'est proprement consacré à la dimension typologique. La typologie des relations prédicat-arguments est développée dans les chapitres 3,4 et 8 du premier volume, celle des jonctions de '*clauses'* dans la phrase complexe l'est dans le chapitre 3 du second volume. Ne pouvant pas aborder ici l'ensemble de l'argumentation de Ch. Butler, je concentrerai mon attention sur les chapitres I-1 et I-2 qui délimitent l'objet de l'étude et sur les chapitres qui fournissent les résultats de la comparaison en deux temps, au niveau de la 'clause' (I.6) et à celui de l'énoncé, quelle que soit sa dimension (II-6).

3.2. L'EVENTAIL DES APPROCHES FONCTIONELLES DU LANGAGE (cf. chapitre I-1)

Le chapitre introductif brosse l'arrière-plan des deux volumes par la discussion de ce que l'auteur entend par « *approche fonctionnelle du langage* », « *approche structurale-fonctionnelle* » et « *grammaire structurale-fonctionnelle* ». Ces termes spécifient des visions emboîtées de l'analyse linguistique : une grammaire structurale-fonctionnelle est un type d'approche structurale-fonctionnelle du langage, qui constitue à son tour un type d'approche fonctionnelle. En tout état de causes, c'est la propriété communicationnelle primaire du langage humain qui permet de comprendre pourquoi les langues humaines sont ce qu'elles sont. Si l'objet d'étude des « formalistes »[35] est la « compétence » grammaticale d'un locuteur natif idéal, l'approche fonctionnaliste quant à elle « est essentiellement concernée par la relation entre la structuration linguistique et les contextes d'usage », ce qui exclut la distinction entre compétence et performance (p. [I] 5). Dans le prolongement de l'article de référence de W. Croft[36], Butler étudie les aspects complexes du concept d'autonomie de la syntaxe et de toute la grammaire et les modalités de son rejet par la plupart des fonctionnalistes (à la seule exception des « fonctionnalistes génératifs »). De ce fait, dans les approches fonctionnelles la signification (d'un point de vue sémantique et pragmatique) occupe une place centrale, ce qui induit la nécessité d'une part de dépasser les oppositions discrètes au profit de catégorisations en continu et de prendre en compte la dimension cognitive du langage et d'autre part d'aller au-delà de la phrase pour étudier la structure et le sens dans des fragments plus larges de discours.

Vis-à-vis de la diversité des approches fonctionnelles, le facteur essentiel de différenciation est la disposition variable à considérer la grammaire d'une langue comme constituant en elle-même un système, dont la description implique la corrélation avec un jeu de fonctions discursives. C'est la position que R. van Valin a qualifiée de « structurale-fonctionnelle » et c'est dans ce sens que le terme est utilisé dans ce livre.

En conclusion de ce chapitre introductif, Butler établit (p. [I] 29) une liste de sept caractères majeurs auxquels toutes les approches fonctionnelles contemporaines en linguistique accordent une importance plus ou moins marquée.

I. Pour tous les fonctionnalistes, la fonction cruciale du langage est d'être un moyen de communication dans des contextes sociaux et psychologiques.

II. Tous rejettent l'affirmation selon laquelle le **système linguistique** ou la grammaire est arbitraire et autonome, en faveur d'une explication fonctionnelle faisant intervenir des facteurs cognitifs, socio-culturels, physiologiques et diachroniques.

III. La grande majorité des fonctionnalistes rejette également l'affirmation selon laquelle la **syntaxe** est un système autonome, en faveur d'une approche où la structuration sémantique et pragmatique est considérée comme centrale. Dans cette conception, la syntaxe est vue comme un moyen pour exprimer des significations qui est au moins partiellement motivé par ces significations.

IV. Beaucoup reconnaissent l'importance de propriétés non discrètes, c'est-à-dire de l'ordre du continu dans les classements linguistiques et plus généralement celle de la dimension cognitive.

---

35 Cf. Darnell M. *et alii* (1999).
36 Cf. Croft, W. (1995).

V. De plus en plus de linguistes fonctionnalistes concentrent leur attention sur l'analyse des textes et sur leurs contextes d'usage.

VI. Un nombre également croissant de fonctionnalistes manifeste un intérêt marqué pour les questions de typologie des langues.

VII. Ceux des fonctionnalistes qui prennent en compte le processus d' acquisition du langage adoptent une conception mettant en évidence la construction par l'enfant d'un outil destiné à résoudre ses besoins en matière de communication et pas seulement d'un système grammatical vu comme un algorithme de génération d'énoncés.

3.3. UN EXAMEN COMPARATIF DE SIX APPROCHES FONCTIONNELLES DU LANGAGE (cf. Chapitre I-2)

Ch. Butler partage globalement le point de vue de W. Croft concernant l'articulation du champ du fonctionnalisme linguistique contemporain en trois secteurs. A une extrême on trouve une théorie marginalement fonctionnaliste, le « fonctionnalisme génératif » de E. Prince et S. Kuno, linguistes étudiant entre autres les fonctions de discours et de traitement des formes syntaxiques, mais qui ne rejettent ni un arrière-plan génératif, ni l'hypothèse d'autonomie. Ainsi E. Prince admet avec Chomsky que la compétence se définit comme la « masse d'intuitions tacites » d'un locuteur idéal, mais elle rejette l'implication que ces intuitions sont les données primaires de la linguistique au détriment d'énoncés attestés. L' « architecture parallèle » défendue par R. Jackendoff (cf. note 11 supra) constitue à mon sens une variante majeure et prometteuse du fonctionnalisme génératif, dans la mesure où le modèle qu'il propose est « trigénératif » (constitué de règles de génération phonologiques, syntaxiques et sémantiques ainsi que de règles de corrélation phonosyntaxiques et syntactico-sémantiques) et est intégrable dans une perspective de traitement en production ou en réception, au même titre que la RRG. La différence majeure (au moins en théorie) est que Jackendoff considère chacun des trois domaines de régulation générative comme autonomes, alors que van Valin postule que ses pièces syntaxiques (*templates*) ont une justification sémantique.

A l'autre extrême, Butler retient essentiellement deux orientations fonctionnalistes non structurales (relevant du « fonctionnalisme intégratif »), d'une part ce qu'il appelle le fonctionnalisme « côte ouest », représenté entre autres par T. Givón, P.J. Hopper ou S. Thompson et la Grammaire Cognitive de R. Langacker. L'auteur reprend la liste des sept caractères majeurs des entreprises fonctionnalistes et spécifie le degré de prise en compte de chacun dans ces deux orientations. Si l'une et l'autre attachent la même importance à la fonction de communication, la GC insiste sur la métaphore comme procédé de communication, tandis que les fonctionnalistes de la côte ouest se différencient quant à la réalité des structures formelles admise par Givon et rejetée par Hopper et Thompson au profit de la notion de « grammaire émergente ». Les uns et les autres accordent une place privilégiée aux motivations cognitives, mais les fonctionnalistes de la côte ouest les combinent aux motivations communicationnelles (fréquemment à l'échelle du discours et du texte) dans leurs entreprises typologiques et développementales, alors que la GC accorde peu de place aux considérations discursives, typologiques et développementales.

Entre ces deux extrêmes se situent les trois théories « structurales-fonctionnelles » sur lesquelles se focalise l'ouvrage. Butler leur applique successivement (pp.36-48) la grille des

sept caractères majeurs. A partir du tableau 2-1 (p. [I] 58) on peut distinguer trois types de configurations :

I. Les trois théories FF, RRG et SFG adoptent une même vision. C'est le cas pour le premier caractère, la mise en avant de la fonction communicationnelle du langage et le septième, l'approche constructionniste de son acquisition. Ces deux points dégagent un fond certes commun, mais insuffisant pour différencier fondamentalement ces théories des trois autres approches évoquées plus haut.

II. Une des trois théories se distingue par une faible attention accordée au caractère en question, c'est le cas pour la SFG peu concernée par les considérations typologiques, ou inversement par une focalisation particulière sur ce caractère, c'est à nouveau le cas pour la SFG qui se donne d'emblée pour objet des unités de dimension textuelle, alors que cette dimension est à peine abordée en RRG et en cours de développement dans la *Functional Discourse Grammar* autour de K. Hengeveld. C'est aussi le cas en ce qui concerne l'importance du critère d'adéquation psychologique, qui n'a été discuté en détail que dans le cadre de la FG.

III. Enfin une des théories peut se distinguer par une option différente. Seul le troisième caractère relatif à la distinction entre représentation sémantique et syntaxique est distinctif de ce point de vue, la RRG étant la seule des trois théories à prévoir un mode de représentation indépendant de l'articulation syntaxique, la « projection des constituants » combinée à la « projection des opérateurs ».

Il en ressort que selon les caractères, deux des trois théories apparaissent plus étroitement liées dans leurs objectifs et dans les outils qu'elles se donnent sans effet de rapprochement massif. Cependant la SFG se distingue des deux autres théories par un déplacement des objectifs que confirme l'analyse plus substantielle du chapitre I-6.

3.4. UNE COMPARAISON CRITIQUE INTERMEDIAIRE DES TROIS APPROCHES 'STRUCTURALES-FONCTIONNELLES' (cf. chapitre I-6)

Après avoir dégagé dans les chapitres I-3/I-5 la cohérence interne de chacune des trois théories au niveau de l'analyse de la 'clause', Butler procède au chapitre I-6 à une première évaluation comparative qui révèle quatre types de différences.

I. Les différences peuvent concerner l'approche générale : au-delà des variations dans les objectifs déjà observées au chapitre I-2, Butler insiste sur deux spécificités supplémentaires de la SFG, son caractère plus « intégratif » manifesté dans le souci de montrer les relations entre le langage et les environnements socioculturels dans lesquels il est employé, et le soin apporté au développement de descriptions applicables qui témoignent d'une vision de la linguistique comme « action sociale ».

II. Les différences peuvent toucher les relations entre les strates de structuration linguistique : encore une fois le projet de « grammaire lexicale » sans distinction rigoureuse entre syntaxe, sémantique et pragmatique et la conception des items lexicaux comme le produit final de réseaux systémiques, deux caractéristiques propres à la SFG, contribuent à distinguer cette théorie, mais sur la question des analyses applicables en production et en interprétation, c'est la RRG qui se distingue par un jeu de règles de corrélation différent et détaillé ; et sur celle de l'interface syntactico-sémantique, Butler

relève des « parallèles intéressants » entre règles d'expression (FG), de corrélation (RRG) et de réalisation (SFG).

III. Les différences peuvent porter sur le traitement des relations syntagmatiques et paradigmatiques : ces dernières sont privilégiées en SFG, les structures étant dérivées d'ensembles de traits systémiques au moyen de processus de réalisation, mais Butler estime que les opérateurs largement communs entre la FG et de la RRG sont reformulables en termes de réseaux.

IV. Enfin le principe de stratification de la description est appliqué de manière apparentée en FG et en RRG, comme une hiérarchisation inclusive : {{{{prédicat} prédication} proposition} 'clause'} en FG vs. {{{{prédicat} cœur} 'clause'} phrase} en RRG, tandis que la SFG se distingue par des strates « métafonctionnelles » (expérientielle, idéationnelle, interpersonnelle, logique et textuelle) indépendantes[37].

L'impression qui prévalait à la fin du chapitre I-2 se confirme donc au chapitre II-6 : la SFG, tout en étant une théorie « structurale-fonctionnelle » de plein droit, présente des particularités qui l'éloignent de la FG et de la RRG, beaucoup plus apparentées.

3.5. L'EVALUATION COMPARATIVE FINALE ET LES LIGNES DIRECTRICES D'UNE GRAMMAIRE FONCTIONNELLE IDEALE (cf. chapitre II-6)

Dans le chapitre de conclusion du volume II, Butler commence par évaluer chacune des trois théories en fonction des objectifs propres que chacune poursuit, avant de mettre en évidence (dans le prolongement du chapitre I-6) les limitations des trois théories prises isolément. Il passe ensuite à sa propre vision d'un modèle englobant et définit en premier lieu ses critères d'adéquation descriptive et explicative, avant de jeter les bases d'un modèle grammatical fonctionnel au sens le plus vaste.

Concernant la FG, Butler rappelle que sa faiblesse principale réside dans l'absence d'un niveau de description syntaxique explicite, au moins dans la version de S. Dik. Pour établir des corrélations entre forme et fonction, il faut disposer de descriptions claires aussi bien des formes que des fonctions, ce qui n'est pas le cas dans cette version. En revanche la FG se concentre sur l'explication des formes en termes de fonctions, c'est-à-dire à partir de principes d'ordonnancement des constituants où l'iconicité joue un rôle déterminant. Ainsi le principe de mise en valeur pragmatique place des constituants dotés de fonctions pragmatiques spéciales, à savoir certains types de topic et de focus, dans des positions spéciales, dont la position initiale cognitivement saillante en raison du principe « *first things first* ». En outre, dans le cadre du modèle du *Modèle Lexématique Fonctionnel*, P. Faber et R. Mairal Uson proposent un « principe d'iconicité lexicale », selon lequel l'importance de la couverture sémantique d'un lexème est corrélée avec celle de ses variations syntaxiques. Butler stigmatise par ailleurs (p. [II] 457) un « manque sérieux d'adéquation pragmatique et

[37] La métafonction expérientielle correspond au trait [+*experience*] en FG et à la place spécifique de l'expérient dans la hiérarchie d'agentivité de la RRG, mais couvre un éventail de phénomènes plus vaste. Les métafonctions idéationnelle, interpersonnelle et logique ont des corrélats en FG : selon K. Hengeveld, les deux strates inférieures du prédicat et de la prédication couvrent la métafonction idéationnelle (ou représentationnelle), tandis que les deux strates supérieures de la proposition (correspondant à la métafonction « logique », puisque concernée par la valeur de vérité du contenu propositionnel) et de la 'clause' couvrent la métafonction interpersonnelle. Cependant ni la FG ni la RRG ne prévoient d'équivalent à la « métafonction textuelle ».

discursive » dans l'œuvre de Dik, qu'il impute au fait que son modèle de discours n'est qu'une addition tardive à la théorie, greffé sur la grammaire de phrase et largement modelé sur sa structuration en strates hiérarchisées et dotées d'un mécanisme récursif. L'éventail des développements du modèle proposés par L. Mackenzie, J. Nuyts et K. Hengeveld est plus prometteur mais souffre toujours d'une disparité entre l'ampleur du projet théorique et la minceur de l'arrière-plan empirique. Le critère d'adéquation psychologique retenu programmatiquement par S. Dik ne devient crédible que dans des travaux récents prenant en compte la nature du traitement psycholinguistique et éventuellement ses fondements neurolinguistiques, ce que font partiellement J. Nuyts et P. Faber & R. Mairal Uson. Quant au critère d'adéquation typologique, il a été certes le moteur principal de la théorie, comme le souligne A. Siewierska[38], mais Butler observe une inégalité considérable dans la distribution des références à des données de langues spécifiques (environ 70) à travers les différents chapitres des deux volumes de *Theory of Functional Grammar* de S. Dik (1997). Si certains chapitres, notamment sur la hiérarchie des fonctions sémantiques, favorisent un développement typologique, d'autres recourent pour moitié à des illustrations en anglais.

La RRG en revanche a élaboré une composante syntaxique de plein droit, ce qui permet de démontrer que le comportement syntaxique est largement prédictible à partir du substrat sémantique, pragmatique et discursif de l'énoncé. A titre d'exemples, la sélection de l'*Argument Syntaxique Privilégié* repose sur une réinterprétation de la *Hiérarchie Acteur-Patient*, la structure focale découle de l'interaction entre la pragmatique du discours et la syntaxe et la *Hiérarchie des Relations Interpropositionnelles* prédit que le degré d'intégration syntaxique de deux « clauses » est fonction de leur degré de liaison sémantique. Si le critère d'adéquation psychologique ou cognitive n'est probant dans cette théorie que pour l'acquisition, en revanche le critère d'adéquation typologique est remarquablement exploité dans la théorie des phrases complexes (cf. Section II-3.3., pp. [II] 214-259) qui articule trois types de jonctures et trois types de nexus sur la base de données provenant d'un éventail impressionnant de langues.

La SFG se distingue quant à elle par sa visée et ses résultats applicatifs incontestables. Elle parvient effectivement à montrer comment les textes sont reliés à leurs contextes de production et de réception et au-delà à la culture, et sa couverture de la grammaire de l'anglais réalisée à partir de l'analyse de textes de types variés est remarquable. Le revers de la médaille est qu'elle se contente de traiter en parallèle et non hiérarchiquement les plans dits « métafonctionnels » qui structurent fonctionnellement la « clause » et reste ainsi en retrait sur les résultats auxquels aboutissent FG et RRG à partir des strates fonctionnelles (voir plus haut) pour expliquer les phénomènes de portée des opérateurs et des satellites, et aussi que, face à la concurrence, elle paraît privilégier les liens avec la linguistique appliquée et la théorie de l'éducation afin d'échapper à la nécessité de réviser ses propres fondements.

Prises isolément, ces trois approches montrent donc leurs limites et Butler conclut (p. [II] 476) qu'« il nous faut formuler un modèle beaucoup plus ambitieux de ce qu'est le langage et de la manière dont on l'emploie, qui prenne en compte non pas seulement quelques uns mais tous les types variés de phénomènes qui ont été discutés sous l'intitulé de 'motivation fonctionnelle' ». Pour cela, l'auteur se fixe des critères d'adéquation, en premier lieu du point de vue **descriptif**. Il souligne que la corrélation entre les formes de la communication linguistique humaine et les fonctions qu'elles servent dans l'échange de contenus, repose d'une part sur les contextes d'usage sociaux et cognitifs, et d'autre part sur la structure de l'interaction en cours. Le recours aux corpus se révèle donc indispensable, même s'il

[38] cf. Siewierska, A. (1991).

n'entraîne pas l'exclusion de données introspectives et des pratiques de manipulation des données qui seulent permettent d'isoler des variables particulières à étudier. Seule l'analyse de corpus permet de mettre en évidence l'importance quantitative et qualitative des séquences de plusieurs mots, suggérant en outre, en conformité avec les *Grammaires de Constructions*, que le traitement psycholinguistique de nombreuses séquences grammaticalement régulières les asimile en fait à des items pré-formés auxquels le locuteur peut accéder sans recourir à la grammaire « à choix ouvert ». Au delà de l'adéquation strictement descriptive, Butler se donne quatre critères d'adéquation **explicative** : pour être explicatif, le modèle à élaborer doit présenter une adéquation discursive (relative aux types d'usage du langage, à l'activité cognitive des interlocuteurs et au substrat social des formes d'interaction), une adéquation socioculturelle (relative à la construction interactive des représentations conceptuelles des interlocuteurs), une adéquation psychologique (en termes de représentation des intentions communicationnelles du partenaire de discours et de progression dans le discours, dans l'esprit des analyses conversationnelles) et enfin une adéquation « acquisitionnelle », c'est-à-dire visant la compatibilité avec les observations sur la stabilisation chez l'enfant des stratégies d'organisation discursive.

Le modèle intégré que Ch. Butler a en vue est conçu comme un programme « basé sur les recherches dans un vaste éventail de domaines, incluant au moins la sociolinguistique et la pragmatique, la psychologie, la psycholinguistique et la neurolinguistique, les études sur le langage de l'enfant, et les études sur les systèmes linguistiques et socioculturels de langues appartenant à un nombre aussi grand que possible de groupes typologiques » (pp. [II] 489). L'auteur évoque en détail des études portant sur l'articulation entre langage et conceptualisation, en particulier le système *Mikrokosmos* de traduction automatique, et sur le modelage de la grammaire, insistant sur le rôle central du lexique comme point d'intersection d'informations de nature diverse (tout comme Jackendoff, cf. note 33 supra, auquel il ne fait cependant pas référence), et sur la nécessité d'inclure, dans l'application du principe d'adéquation psychologique, la prise en compte de ce qui est actuellement connu des mécanismes de stockage et d'accès lexical.

Intégrer les représentations sémantiques de la RRG et le *Modèle Lexématique Fonctionnel* de P. Faber & R. Mairal Uson[39] constitue pour Butler le meilleur point de départ : « Ce modèle semble être exactement du type qu'il nous faut en ce sens qu'il est centré sur un lexique organisé sémantiquement, dans les domaines duquel les propriétés syntaxiques de classes lexicales particulières de prédicats peuvent être spécifiées systématiquement » (p. [II] 498). Cependant, même si les promoteurs de ce modèle mentionnent à titre programmatique dans un article antérieur des travaux d'origine psycho- et neurolinguistique, il y a encore une distance sidérale entre cette modélisation et le programme de synthèse prométhéen qu'évoque Ch. Butler. Qui trop embrasse mal étreint ? Avec ce programme, Butler se situe consciemment en contradiction avec l'esprit de chacune des trois théories dont il entend promouvoir la synthèse. Si S. Dik est resté prudent sur la modélisation de l'adéquation discursive et pragmatique de la FG, si R. van Valin reste muet sur l'arrière-plan socioculturel des interactions langagières et limite la prise en compte des conditions d'énonciation aux règles de topicalisation et de focalisation de la « projection pragmatique », et si inversement M.A.K. Halliday n'assigne à la SFG aucun cahier des charges d'ordre psycholinguistique ni typologique, c'est bien parce que ces trois grands fondateurs de théories étaient conscients que tous les critères d'adéquation ne peuvent être embrassés simultanément. Vouloir les intégrer massivement risque d'entraîner confusion et découragement chez les nombreux linguistes investis dans l'une et/ou l'autre de ces approches. D'ailleurs, le programme de Butler lui-

[39] Programme mis en œuvre notamment dans Mairal Uson, R. & Faber, P. (2002).

même n'est pas absolument englobant, car on peut noter l'effacement dans la section II-6.4 du critère d'adéquation **typologique**, dont Butler reconnaît cependant au début du même chapitre qu'il a été le moteur principal de l'élaboration de la FG et de la RRG. Et on peut se demander si d'un côté l'absence de ce critère essentiel, et de l'autre l'insistance (justifiée) sur le recours massif aux analyses de corpus (de préférence annotés aussi bien en pragmasémantique qu'en morphosyntaxe) ne risquent pas de limiter le cercle des intéressés à des linguistes engagés dans la SFG. Cependant cette crainte se révèlera sans doute injustifiée, à en juger par les hommages de K. Hengeveld (successeur de S. Dik à la chaire de linguistique générale de l'université d'Amsterdam et personnalité centrale de la FG) et de R. van Valin en quatrième de couverture respectivement du volume 1 et du volume 2. L'un et l'autre confirment la pertinence du propos consistant à (I) cerner les caractéristiques communes aux approches « structurales-fonctionnelles », (II) repérer les domaines d'excellence des trois théories (l'explication fonctionnelle pour la FG, l'articulation des composantes et en particulier la réversibilité syntactico-sémantique en RRG, l'ancrage textuel et socioculturel pour la SFG) et leurs limitations, et (III) mettre en place un programme ambitieux de valorisation des résultats majeurs de chacune des trois approches tenant compte au maximum de la réalité des conditions d'énonciations.

3.6. Pour conclure, il faut souligner que si cet ouvrage d'un volume et d'une qualité exceptionnels est conçu en priorité pour une lecture linéaire, permettant de profiter pleinement de la démarche comparative et intégrative, il permet cependant au lecteur souhaitant s'initier ou entrer dans le détail de chacune des trois théories de suivre un cheminement particulier. Dans tous les cas, la lecture des chapitres de cadrage général I-1,2,6 s'impose. Les chapitres I-3,4,5 introduisent les notions essentielles de chacune des trois approches (dans l'ordre : FG, RRG, SFG). Les chapitres I-7,8,9 offrent des sections copieuses sur les trois théories du point de vue des opérations de référence nominale (chapitre I-7), de prédication verbale (chapitre I-8) et de mise en discours en termes de temporalité, d'aspectualité et de modalités. Les chapitres II-1 à II-5 sont moins équilibrés entre les trois théories dans la mesure où ils mettent en évidence des domaines de friche ou inversement d'approfondissement privilégié. Ces déséquilibres inévitables sont sensibles dans le volume des sections. Dans le chapitre II-1 consacré à l'expression de la force illocutoire, 29 pages sont consacrées à la FG et 26 à la SFG contre seulement une à la RRG. 40 pages du chapitre II-2 sur la structure informationnelle portent sur la RRG et 43 sur la SFG contre 13 à la RRG. Inversement la section la plus développée du chapitre II-3 sur les phrases complexes concerne la RRG (46 pages contre 31 pour la FG et 24 pour la SFG). Dans le chapitre II-4 sur discours, texte et contexte, c'est à nouveau la RRG qui révèle ses faiblesses avec seulement 4 pages, contre 25 à la FG et 61 à la SFG dont c'est clairement le domaine d'excellence. Enfin dans le chapitre II-5 sur l'apprentissage du langage et les applications des trois approches, c'est la SFG qui a la part belle (14 pages contre 3 à la FG et 11 à la RRG pour la section « apprentissage », la section applicative étant exceptionnellement présentée par domaines). Par conséquent, même si le projet primordial de Ch. Butler est d'ordre comparatif, comme le démontrent à souhait les chapitres I-1,2,6 et II-6 sur lesquels j'ai fait porter l'accent, l'articulation interne des chapitres est conçue de manière à favoriser des cheminements de lecture en fonction des intérêts particuliers, ce qui n'est pas la moindre qualité de cette somme.

4. Croft & Cruse et les assises de la linguistique cognitive[40]

► William Croft CROFT & Allan Cruse, *Cognitive Linguistics* (2004). Cambridge University Press (Cambridge Textbooks in Linguistics), 356 pages.

Avec une bibliographie de plus de 300 titres, un index des auteurs (dont les plus cités donnent la ligne directrice : outre les auteurs eux-mêmes, J. Bybee, Th. Clausner, Fillmore, A. Goldberg, M. Johnson, P. Kay, G. Lakoff, R. Langacker, G. Nunberg, I. Sag, L. Talmy et M.Turner) et un index thématique, où les pages de définition sont mises en évidence en gras, l'ouvrage de W. Croft & A. Cruse (désormais abrégé en C&C) témoigne à nouveau de la haute tenue de la collection *Textbooks in linguistics*, plus généralement portée vers la revue des domaines de la linguistique et plus spécialement de la grammaire, mais aussi soucieuse de présenter les théories en voie d'émergence ou de renouvellement[41]. L'ouvrage est destiné à référence par l'introduction d'une multitude de concepts opérationnels que l'on rencontre aujourd'hui dans un nombre croissant de travaux engagés dans la linguistique cognitive (abrégé LC) ou flirtant seulement avec celle-ci : saillance, gestalt linguistique, espace mental, profil (*profile*) vs. cadre (*frame*), point de vue, schématisation, catégorisation, ajustement scalaire, '*purport'* etc

4.1. LE PROPOS DE W. CROFT & A. CRUSE

Les travaux des auteurs mentionnés plus haut ne constituent pas un corps de doctrine unifié, mais ils puisent tous dans un ensemble vague de concepts qui constituent un pot commun, dont une partie est originale (*scalar adjustment*, *purport*, *blending* etc.), tandis que d'autres sont des classiques dépoussiérés (schématisation, catégorisation, *gestalt*, etc.), certains d'entre eux subissant un remodelage, par ex. la notion classique de 'construction syntaxique' redéfinie comme un assemblage particulier entre unités phonologiques et unités sémantiques, un « idiotisme schématique » (p.236) ou celle de *construal* déjà exploitée en syntaxe générative, et qu'on traduira par 'élaboration'.

Le propos des auteurs est d'organiser les concepts en trois boites à outils[42] cohérentes : les outils de la base conceptuelle de l'analyse linguistique (Partie I, chapitres 3-4), ceux de la

[40] Avec la collaboration de Fabienne Venant pour la présentation critique de la partie II *Approches cognitives de la sémantique lexicale* (chapitres 5-8).

[41] Cf. entre autres quatre ouvrages successifs de A. Radford jalonnant l'évolution de la syntaxe générative, et ceux de R. Kager sur la théorie de l'optimalité, de W. Croft sur la typologie et les universaux et de P. Hopper & E. Traugott sur la théorie de la grammaticalisation.

[42] Nous empruntons la notion de boîte à outils (*toolkit*) à R. van Valin qui l'applique aux pièces (*templates*) syntaxiques permettant de construire la partie de la représentation syntaxique appelée 'projection des constituants' dans la *Role and Reference Grammar*.

sémantique lexicale (Partie II : chapitres 5-8) et ceux de la forme grammaticale (Partie III, chapitre 9-11), et de mettre en relations les outils et les artisans qui en font usage. On peut seulement regretter que C&C – sans doute faute de place – n'aient pas cherché à mettre en perspective la LC par rapport à d'autres théories linguistiques qui partagent certains de leurs concepts, contrairement par ex. à Ch. Butler[43] qui situe les théories d'inspiration fonctionnaliste dans leur rapport aux linguistiques cognitives (2003, p.54-62). Cette mise en perspective aurait été particulièrement utile vis-à-vis du modèle trigénératif (dit d' « architecture parallèle ») de Ray Jackendoff[44], qu'on ne saurait réduire à son analyse des constructions en (*a*)*way*[45] (p.245-7), et qui a donné lieu à d'intéressantes confrontations dans la revue *Behavioral and Brain Sciences* (n° 16, 1993) et dans l'organe de diffusion des linguistes cognitivistes, la revue *Cognitive Linguistics* (n° 7, 1996).

Les auteurs se sont partagé la tâche en cosignant les chapitres 1 (*Introduction : What is cognitive linguistics)* et 12 (*Conclusion : Cognitive linguistics and beyond*) et en se partageant les trois sections de l'ouvrage en fonction de leurs compétences particulières. Ainsi Allan Cruse, spécialiste de sémantique lexicale[46] dans la lignée de J. Lyons, prend en charge la partie II, *Approches cognitives en sémantique lexicale* (chapitre 5-8), tandis que William Croft tire partie de sa double compétence en épistémologie de la LC pour la rédaction de la partie I, *Une approche conceptuelle de l'analyse linguistique* (chapitres 2-4,) et en analyse de la corrélation entre syntaxe et sémantique, pour celle de la partie III, *Approches cognitives de la forme grammaticale* (chapitres 9-11)[47].

Le chapitre introductif se propose de définir le domaine de la LC. Celui-ci est balisé par trois hypothèses majeures : (1) le langage n'est pas une faculté cognitive autonome ; (2) la grammaire, c'est la conceptualisation ; (3) la connaissance de la langue émerge de l'usage de la langue. La première hypothèse s'oppose à la grammaire générative (et indirectement à la distinction entre compétence et performance), la seconde à la sémantique formelle vériconditionnelle (de plus en plus fréquemment associée à la syntaxe minimaliste, depuis les travaux fondateurs dans cette optique de M. Bierwisch et D. Wunderlich[48]), et la troisième aux tendances réductionnistes à la fois en grammaire générative et en sémantique vériconditionnelle dans lesquelles la recherche de représentations aussi abstraites et générales que possible de la forme grammaticale et du sens marginalise beaucoup de phénomènes grammaticaux et sémantiques.

La question de l'innéité de la capacité humaine de langage ne focalise pas l'intérêt des tenants de la LC qui se contentent d'observer que « certaines des propriétés cognitives innées font émerger des capacités linguistiques humaines dont apparemment aucune autre espèce ne dispose » (p.2-3). En revanche la référence aux modèles de psychologie cognitive est essentielle. Ce point mérite d'être souligné, dans la mesure où N. Chomsky a toujours déclaré que la linguistique est une branche de la psychologie, mais sans jamais discuter précisément

---

43 Cf. J. François (2004a).

44 Cf. J. François (2003).

45 C&C limitent leur discussion des thèses de Jackendoff à son article « Twistin the nicht away », (1997b), et ignorent la dimension cognitive exceptionnelle de l'œuvre de Jackendoff depuis 1983 et particulièrement dans *Foundations of language* (2002), où il discute d'ailleurs les grammaires de construction (p.172-82 ; 194-5).

46 Cf. Cruse, D.A. (1986, 2004).

47 La compétence la plus reconnue de William Croft, son talent de typologue originellement disciple de J. Greenberg sous-tend cette troisième partie sans apparaître explicitement, cf. Croft, W. (2000, 2001, 2003[2]).

48 Sur la complémentarité entre les deux approches, voir J. François (à paraître, 2005).

les modélisations psychologiques[49]. Les modèles de la **mémoire** sont à la source des modèles linguistiques de l'organisation du savoir linguistique en cadres ou domaines (chap.2) et du savoir grammatical en réseaux reliés par des relations entre autres taxonomiques (chap.10-11), ceux de l'attention et de la **perception** (en parfticulier la théorie de la *Gestalt*) fournissent une explication de beaucoup de processus de conceptualisation en sémantique[50] (chap.3), et ceux de **catégorisation** (entre autres la notion de prototype) permet une réanalyse cognitivement valide des catégories sémantiques et grammaticales (chap.3).

Enfin, un trait essentiel du point de vue de la LC est l'intégration des comportements idiosyncrasiques. Sur le plan sémantique, la 'sémantique de la compréhension' selon Fillmore (chap.2) et l'élaboration dynamique de la catégorisation selon Cruse (chap.4) vont dans ce sens[51] et sur le plan syntaxique les grammaires de construction (à l'origine desquelles on retrouve Fillmore en collaboration avec P. Kay[52]).

4.2. APPROCHE CONCEPTUELLE DE L'ANALYSE LINGUISTIQUE (Partie I)

Le chapitre 2 (*Frames, domains, spaces ; the organization of conceptual structure*) commence par argumenter en faveur d'une sémantique des cadres (ou sémantique de la compréhension selon Ch. Fillmore). Les cadres rassemblent des concepts qui 'vont ensemble' en dehors des types de relations prévus par la sémantique structurale ou véric onditionnelle, par exemple le célèbre script de la visite d'un restaurant selon R. Schank, qui implique des participants (consommateur, maître d'hôtel), des actions (commander, manger) et des objets (couverts, addition). La discussion vise à dénoncer les déficiences de la sémantique véric onditionnelle, qui est par ex. (p.12) inapte à expliquer pourquoi entre les deux verbes *bark* et *bay* quasiment indistinctibles sémantiquement, le premier s'applique à *dog* et le second à *hound* (le chien de meute), la combinaison inverse étant 'anomale' (!*A dog was baying* / !*A hound was barking*).

Le profil d'un concept renvoie à sa base : le profil réfère au concept symbolisé par le mot en question, et la base est le savoir ou la structure conceptuelle présupposée par le concept profilé. Ainsi le concept de *rayon* n'est pas représentable indépendamment de celui de *cercle*. Langacker désigne la base comme un domaine, parce qu'elle supporte une multiplicté de profils conceptuels (pour le cercle : rayon, diamètre, arc, centre, corde, tangente, etc.). Il en résulte que « la signification d'une unité linguistique doit spécifier à la fois le profil et sa base » (p. 15). Ainsi en anglais *land* et *ground* ont le même profil, mais en relation avec un domaine différent, *land* s'opposant à *sea*, ground à *air*. Il en est de même pour *flesh*, terme d'anatomie qui peut entrer dans la collocation *flesh and bones*, par opposition à *meat*, terme de cuisine, qui cooccurre volontiers avec *potatoes* (comparer **flesh and potatoes*, **meat and bones*), ou encore pour l'exemple particulièrement significatif (p.19) du néologisme *unborn baby* qui, opposé à *fetus*, participe de l'argumentation anti-avortement, parce que ce terme profile le fœtus par rapport à son futur que l'avortement met en péril.

---

49 Sauf récemment, cf. Hauser, M.D., N. Chomsky, N. & Fitsch, W.T. (2002).

50 C'est un domaine d'accord entre la LC et la théorie de l'architecture parallèle de Jackendoff qui consacre le chapitre 8, *Preference rule systems* de *Semantics and Cognition* (M.I.T. Press 1983 : 128-58) à la relation entre perception visuelle et expression linguistique et revient sur cette question dans le chapitre 10 *Reference and truth* de *Foundations of language* déjà cité (p.294-332).

51 Dans une perspective inspirée de G. Guillaume, c'est aussi l'optique de Jacqueline Picoche, (1986, 2001)

52 Cf. Fillmore, Ch., Kay, P. & Kay O'Connor, M. (1988).

La relation profil-domaine permet de traiter correctement les conditions de désignation d'un individu comme *bachelor*, rendues célèbres par Katz & Fodor[53] : le concept de *bachelor / célibataire*, réduit à « adulte mâle qui n'est pas marié », est profilé par rapport à un cadre qui ne s'adapte pas à la variété des statuts rencontrés dans la réalité sociale, c'est selon G. Lakoff un 'modèle cognitif idéalisé' (ICM) qui lui-même combine les ICM des composantes conceptuelles « adulte », « mâle » et « qui n'est pas marié ». L'inapplicabilité bien connue de ce concept au pape résulte de ce que tout pape est un prêtre (catholique) et que tout prêtre prononce un vœu de célibat, qui range le pape dans un domaine où le composant « qui n'est pas marié » est présupposé. Le domaine de profilage de *célibataire* ne s'applique donc pas au pape. La conséquence la plus importante de la notion de profilage est la disqualification de la conception 'dictionnairique' et componentielle de la signification linguistique au profit d'une conception encyclopédique, où la signification d'un mot est vue comme un nœud d'accès à un réseau conceptuel (Langacker), ce qui est en accord avec la psychologie cognitive quand elle conçoit une catégorie conceptuelle comme un moyen d'accéder à des informations complémentaire sur l'individu catégorisé. Les auteurs citent à l'appui de cette thèse l'analyse de *mother* (*stepmother*, *foster / birth / genetic / unwed mother*) selon Lakoff, celle de *breakfast* selon Fillmore et celle du verbe *lie* selon Coleman & Kay.

Le chapitre s'achève sur la présentation de la version classique et des derniers développements de la théorie des espaces mentaux de G. Fauconnier. Cette théorie permet par superposition d'espaces mentaux de rendre compte de l'interprétabilité d'énoncés tels que *En 1929 la dame aux cheveux blancs était blonde* ; *Œdipe veut épouser sa mère* ou encore *A ce moment, Great America II conserve tout juste une avance de 4 jours et demi sur Northern Light* par le biais d'une mise en relation implicite de la course Boston-San Francisco effectuée en 1853 par le clipper *Northern Light* et en 1993 par le catamaran *Great America II* (p. 38-39). Selon G. Fauconnier et M. Turner les éléments des deux courses sur le même trajet sont fusionnés (*blending*) cognitivement à 140 ans de distance.

Le chapitre 3 (*Conceptualization and construal operations*) vise à décrire l'éventail des processus de conceptualisation ou d'opérations d'élaboration (*construal*) employées dans le langage. En linguistique cognitive, la conceptualisation est le phénomène sémantique central, que les élaborations alternatives produisent des différences (ex. *Nous avons du chocolat* vs. *des chocolats pour le dessert*) ou pas (ex. *Quelque chose a bougé dans l'herbe* vs. *Il y a eu un mouvement dans l'herbe*). Après avoir comparé les 'systèmes de représentation imagée' de L. Talmy et les 'ajustements focaux' de R. Langacker, C&C observent que « si les opérations d'élaboration linguistique sont réellement cognitives, elles devraient être reliées ou identiques aux processus cognitifs généraux postulés par les psychologues » (p. 45). C'est effectivement le cas et cela conforte la conception du langage comme une manifestation des aptitudes cognitives générales.

Leur propre classement distingue en premier lieu les aptitudes d'attention (de l'expérient) et inversement de saillance (du stimulus) : l'expérient sélectionne un objet perceptif qui est dans la portée de son attention (son '*dominion*' selon Lagacker), puis il pratique un ajustement scalaire qui opte pour une granularité plus ou moins fine (par exemple l'objet perçu est une figure > un polygone > un triangle > un triangle rectangle), éventuellement son attention suit l'objet dans un mouvement fictif (ex. *La route serpente dans la vallée puis grimpe jusqu'au col*). Le second type d'opération est le jugement, qui est un type de comparaison : catégorisation, métaphore et alignement de la figure sur le fond en sont les trois spécifications. La perspective (ou la situativité) du discours est prise en compte par les

[53] Cf. Katz, J.J. & Fodor, J. (1963), The structure of a semantic theory. *Language* 39 :170-210.

opérations de sélection d'un point de vue, d'une orientation déictique et éventuellement du choix entre une expression subjectivée (ex. *Ne me mens pas !) !*) ou objectivée (ex. *Ne mens pas à ta mère*). Enfin l'expérience verbalisée adopte une gestalt : sa première facette est la schématisation structurale, par ex. *le lait est DANS le bol*, alors que *la poussière est SUR le bol* (A. Herskovits), qui permet occasionnellement d'ajouter une dimension de gradation à une représentation a priori non graduable, ex. *Sally est enceinte* (*jusqu'aux yeux*). La seconde facette est la 'dynamique des forces' de L. Talmy, généralisation de la notion de causation en fonction des forces qui s'exercent sur les participants. Ainsi, dans le jeu des forces interagissantes, la force exercée par l'agent est dominante dans *j'ai attrapé le ballon*, en concurrence dans *j'ai tenu le ballon* et dominée dans *j'ai laisser échapper le ballon*.

Le chapitre débouche sur un questionnement essentiel : la mise en évidence des opérations de conceptualisation est-elle compatible avec une approche relativiste de la relation entre langage et pensée (caractéristique de la sémantique structurale et de la théorie classique des champs sémantiques) ? Langacker introduit les structures sémantiques propres à une langue comme son 'imagerie conventionnelle'. Il l'illustre à partir de l'observation que la perception physique du froid est exprimée en anglais à l'aide de l'auxiliaire *be*, en français de l'auxiliaire *avoir* et en hébreu par une expression signifiant littéralement « il est froid à moi » et conclut que les trois types d'expression sont sémantiquement différentes parce qu'elles recourent à différentes images pour structurer le même contenu conceptuel. On retrouve là l'opération fondamentale d'élaboration (*construal*) : le contenu conceptuel est élaboré par le système de la langue, ce que Jackendoff, moins soucieux de prendre en compte la variation des systèmes linguistiques, a laissé dans l'ombre.

Le chapitre 4 (*Categories, concepts and meanings*) défend l'idée que « tous les aspects des catégories conceptuelles sont sujets à élaboration » (p.75). Pour cela C&C commencent par introduire et discuter le modèle de la structure catégorielle par degré d'écart à un prototype, ce qu'ils appellent la 'centralité graduée'. L'échelle d'écart se fonde sur la notion de 'qualité d'un exemplaire' (*goodness-of-exemplar*). Ils souligent à juste titre un point de confusion rarement signalé : certaines expériences portent bien sur des individus dont on cherche à classer l'écart au prototype (par ex. Est-ce que l'objet dessiné peut être appelé une TASSE ?), tandis que d'autres portent sur la qualité d'une catégorie subordonnée par rapport à une catégorie superordonnée (par ex. *Est-ce qu'une autruche est un véritable oiseau ?*), ce qui revient à demander si la catégorie subordonée AUTRUCHE est bien représentative de la catégorie superordonnée OISEAU (p.81). La notion de qualité (*goodness*) en cause diffère dans les deux cas.

Après avoir présenté la notion de 'niveau de base' entre niveau catégoriel super- et subordonné et les propriétés cognitives spécifiques de ces trois niveaux, les auteurs questionnent l'identification des limites dans cette approche. Ainsi en français *ficelle* est défini comme *corde mince*, alors qu'en anglais *string* (supposé correspondre à ficelle) n'est pas définissable à l'aide de *rope* (correspondant à corde). Ils en concluent que *ficelle* « tombe dans les limites (par défaut) de la catégorie » *corde*, alors que ce n'est pas le cas entre *string* et *rope*. En termes classiques, *rope* ne peut pas être le 'genus proximum' de *string*, mais C&C ne cherchent pas à expliquer pourquoi il en est ainsi : question d'aspect ? de constitution ? de fonction ? Il serait utile de creuser cette question, afin de déterminer quelle facette du concept de *string* est incompatible avec celui de *rope*.

Le chapitre débouche sur la théorie de 'l'élaboration dynamique de la signification' (§4.5)[54] qui vise à « intégrer dans une image cohérente à la fois l'apparence de propriétés structurales déterminées dans le lexique et, dans le même temps, la flexibilité apparemment infinie de la signification en contexte » (p.97). Toute interprétation, définie comme un 'sens élaboré en contexte' part d'une signification grossière (correspondant sans doute au 'signifié de puissance' de G. Guillaume), le *purport*, lequel peut être constitué d'un ensemble de parties relativement cohérent (polysémie) ou dissocié (homonymie). Ce *purport* donne lieu à élaboration sous l'effet de contraintes, au nombre desquelles les capacités cognitives de l'espèce humaine, la nature de la réalité, des conventions, le contexte linguistique, physique et social, et le savoir stocké, dont l'effet combiné produit une 'élaboration par défaut' (*default construal*). En fin de compte, l'élaboration opère à chaque niveau syntaxique et « le sens élaboré d'une expression complexe est une fonction compositionnelle des sens élaborés de ses parties » (p.105). Cependant, dans certains cas, la compositionnalité classique du sens fonctionne: la catégorie complexe *red hats* représente bien l'intersection entre la catégorie des chapeaux et celle des objets rouges, mais comme on le sait il y a des *gros fumeurs* qui sont maigres !

4.3. APPROCHES COGNITIVES DE LA SEMANTIQUE LEXICALE (Partie II)[55]

Il s'agit maintenant d'étudier sous l'angle de *l'élaboration dynamique du sens* des phénomènes de sémantique lexicale classiques (polysémie, métaphore) ou moins étudiés (relations lexicales).

Le chapitre 5 (*Polysemy : the construal of sense boundaries)* est consacré à la polysémie. On s'intéresse ici à l'élaboration, en contexte, de différentes unités autonomes de sens dans le potentiel de sens d'un mot. Elles ne sont pas en général des élaborations telles que vues au chapitre 4, mais plutôt des 'pré-sens'. C'est à dire qu'elles sont encore sujettes à des élaborations ultérieures tout en étant plus élaborées que le « purport » de base. C&C s'interrogent ici sur la nature des ces unités de sens et cherchent à les caractériser en termes d'autonomie. Il peut s'agir d'autonomie attentionnelle, relationnelle ou compositionnelle. Un test diagnostiquant la présence d'unités de sens antagonistes est celui de l'unification. Il y a trois modes d'unification : unification de deux items comme deux parties d'un même tout, unification de deux classes comme sous-classes d'une classe supérieure et encapsulation (composants d'une même gestalt globale). Les sens pleins d'un mot résistent fortement à tout type d'unification. C&C examinent ensuite les cas où des sous-unités de sens ressemblent à des sens pleins, mais ne sont pas antagonistes et peuvent donc être unifiées. Reprenant les travaux antérieurs[56] de Cruse, les auteurs détaillent une classification de ces unités selon le type d'unification en jeu. Ils appellent 'microsens' les unités présentant un haut degré d'autonomie, mais pouvant être unifiés dans une catégorie supérieure (*card :* to post, to play, to give…), et 'facette' les unités qui ont un haut degré d'autonomie mais peuvent être unifiées dans une gestalt globale (*Chicken* : [BIRD], [FOOD]). Cruse étudie en détails les propriétés des facettes (autonomie, unification, caractérisation) et des microsens (différences entre microsens, variations contextuelles et facettes). Il replace ensuite le phénomène des

---

54 Le 'modèle morphodynamique' de la polysémie lexicale de B. Victorri (cf. Victorri & C. Fuchs, 1996, Chapitre 3) présente des affinités évidentes avec cette conception.

55 Section rédigée par Fabienne Venant (LATTICE).

56 Cf. Cruse, D. A. (2000a, 2000b, 2002).

microsens dans la théorie de Langacker et le situe relativement au phénomène de 'latence'[57]. Enfin il étudie rapidement le rôle sémantique et le degré d'autonomie de ce qu'il appelle les façons-de-voir (*ways-of-seeing*) inspirées des *qualia* de Pustejovsky[58], des composants sémantiques et zones actives définies au chapitre 3 et des variations contextuelles.

La première partie du chapitre 6 (*A dynamic construal approach to sense relations I : hyponymy and meronymy)* concerne l'hyponymie. Cruse & Croft relèvent dans un premier temps l'incapacité des caractérisations classiques d'une relation d'hyponymie entre X et Y à expliquer certaines inconsistances apparentes (hyponymies dépendant du contexte ou échec de la transitivité). Il montre ensuite comment l'élaboration dynamique du sens peut pallier à ses insuffisances en situant l'hyponymie au niveau des élaborations de sens. Cette approche ne remet pas en cause l'existence des paradigmes lexicaux à condition de considérer que les relations se font entre une élaboration de sens particulière de l'unité lexicale considérée et les élaborations de sens potentielles d'autres unités qui auraient pu être utilisées dans le même contexte. Les paradigmes lexicaux, qui régissent le chois d'un mot plutôt qu'un autre dans un énoncé donné, gardent ainsi tout leur pouvoir explicatif aussi bien cognitivement qu'en termes d'efficacité communicative. On peut retrouver au sein de cette approche la notion traditionnelle d'hyponymie en tant que relation entre unités lexicales : il suffit de dire qu'un mot est hyponyme d'un autre quand la relation est établie entre les élaborations par défaut (c'est le cas par exemple pour *koala* et *marsupial*). Les auteurs étudient ensuite les relations d'hyperonymie au sein d'une taxonomie. Le but d'une taxonomie est d'articuler un domaine de la façon la plus efficace. Les catégories qui la composent doivent donc présenter une bonne cohésion interne, se distinguer clairement les unes des autres et être aussi que possible. Après avoir examiné différents principes pouvant présider à la formation d'un « bon » taxonyme (le critère de réussite étant la relation : X *is a kind/type of* Y), C&C concluent qu'une taxonomie intéressante doit mettre en jeu d'une façon particulière un aspect du sens de l'hyperonyme. Ils présentent ensuite différentes façon d'envisager cette mise en *perspective*[59] : orientation focale, spécification du profil (cf. Chap. 2) ou spécification d'un « noyau » sémantique.

La deuxième partie du chapitre est une étude des problèmes spécifiques à la méronymie. Comme toutes les autres relations sémantiques, la méronymie est vue ici comme une relation entre des sens élaborés en contextes. Les auteurs commencent par un examen détaillé de la relation partie-tout. Après avoir précisé ce qu'est une partie (en opposition à une portion ou un morceau), ils s'intéressent aux chaînes partie-tout du type *tip* < *finger* < *hand* < *arm* < *body*. Ils s'interrogent sur la façon dont sont déterminées les frontières de sens pour un tout en bout de chaîne. De nombreux facteurs entrent en jeu parmi lesquels les conventions jouent certainement un rôle important. C&C approfondissent ensuite la notion de partie centrale, caractérisée par l'expression *X itself*, et ses liens avec la notion de partie fonctionnelle[60] (zone active dans l'utilisation du nom du tout). Ils rappellent ensuite la différence entre partie intégrante et partie attachée[5]. Cette distinction permet d'expliquer certains cas d'apparents échecs de la transitivité de la relation partie-tout. Ils proposent ensuite une caractérisation de la méronymie mettant en jeu la notion d'élaboration intrinsèque (*finger/hand)* ou extrinsèque (*lake/parc*) de la relation partie-tout. Ils s'interrogent ensuite sur la pertinence de considérer la relation de méronymie comme une relation lexicale. Elle semble en effet dans la plupart des cas ne pas pouvoir être inférée avant qu'on atteigne le niveau des référents individuels. Ils expliquent l'intérêt porté à cette relation par les linguistiques cognitives par son attrait

57 Cf. Matthews, P. H. (1981).
58 Cf. Pustejovsky, J. (1995).
59 Cf. Cruse, D. A. (1994).
60 Cf. Cruse, D. A. (1986).

intuitif : toutes les langues possèdent des noms pour les parties de choses, les enfants les apprennent très tôt et de nombreuses généralisations interlinguistiques peuvent être faites à partir du nom des parties[61].

Dans le chapitre 7 (*A dynamic construal approach to sense relations II : antonymy and* complementarity), après avoir différencié, au sein de la relation générale d'opposition, les antonymes (*speed/slow*) des complémentaires (*dead/alive)* et des contraires (*rise/fall*), Cruse & Croft examinent en détail la relation d'antonymie. Ils distinguent deux systèmes d'antonymie, à une ou deux échelles. Les systèmes à une échelle concernent les antonymes polaires (*long/short*). Pour les systèmes à deux échelles, trois configurations sont possibles: les échelles sont parfaitement symétriques de part et d'autre d'une valeur de référence (*cold/hot*), parallèles (*hard/soft*) ou se chevauchent partiellement (*good/bad*). Dans le dernier cas, il y a une échelle majeure (MERIT) et une échelle mineure (BADNESS). L'association entre une paire d'antonymes et un type d'échelle est cognitivement motivée. Les patrons d'échelles étant relatifs aux élaborations de sens par défaut, les auteurs étudient ensuite les variations contextuelles. Selon les contextes, les élaborations de sens se font de façon absolue ou relative (*I've put the clean shirts in the drawer and the dirty one in this bag* vs *this shirt is dirtier/cleaner than this one*). Des adjectifs habituellement graduables (*cold*) peuvent dans certains contextes recevoir une élaboration absolue (*Your dinner is almost cold*). Dans ce cas il y a des contraintes conventionnelles ou cognitives qui opèrent. C&C étudient ensuite les caractéristiques d'échelle (possibilité de changement de sens le long de l'échelle, présence ou non d'une unité de mesure) et leurs influences sur le comportement des adjectifs. Ils concluent sur l'observation que le comportement complexe et varié des antonymes est relativement motivé et soumis plus que pour les autres relations sémantiques à des contraintes cognitives importantes.

Le chapitre 8 est consacré à la métaphore. Après avoir précisé ce qu'ils entendent par langage figuré et présenté brièvement les motivations du point de vue du locuteur ou de l'auditeur pour un recours à la métaphore, C&C présentent la théorie conceptuelle de la métaphore développée par Lakoff et Johnson[62]. Ils rappellent à cette occasion la distinction entre les métaphores littéraires, fraîchement crées, et les métaphores lexicalisées[63], d'un usage plus quotidien, qui sont au centre de la plupart de la plupart des travaux en psycholinguistique[64]. Ce sont ces métaphores conventionnelles qu'étudient Johnson et Lakoff. Ils ne les considèrent pas comme des phénomènes purement linguistiques mais comme des manifestations d'un transfert conceptuel entre deux domaines : les concepts du domaine source (celui dont dépend le sens littéral de l'énoncé) sont utilisés pour « donner à voir » ceux du domaine cible (celui dont parle l'énoncé). Après avoir présenté les conséquences de la nature conceptuelle de la métaphore, C&C détaillent les problèmes que pose cette théorie : comment décrire de façon optimale un transfert métaphorique particulier (il ne met pas en jeu tous les concepts du domaine source[65]) et expliquer les variations de productivité entre métaphores[66] ? Lakoff propose une réponse sous la forme du Principe d'Invariance[67]. La mise en relation métaphorique préserve la topologie conceptuelle du domaine source d'une manière consistante avec la structure inhérente du domaine cible. C&C détaillent ensuite les réponses de Johnson et Lakoff aux questions qui leur ont été posées sur l'existence effective des

61 Cf. Brown, C. H. (2002).
62 Cf. Lakoff, G. and Johson, M. (1980).
63 Cf. Lakoff, G. and Turner, M.(1989).
64 Cf. Gentner, D. (1983) et Gluksberg, S. (2001).
65 Cf. Clausner, T. and Croft, W. (1997).
66 Cf. Gibbs, R. and O'Brien J. (1990) et Lakoff, G. (1993).
67 Cf. Lakoff, G. (1990).

métaphores et la nature du transfert métaphorique[68]. Sans remettre en cause le travail des Lakoffiens, les auteurs soutiennent ensuite qu'on ne peut pas atteindre le cœur de la métaphore comme mécanisme interprétatif sans étudier les métaphores vives. Après s'être interrogé sur la façon dont nous reconnaissons les métaphores, ils présentent le modèle de la métaphore de Grady *et al*.[69] qui développe l'idée de mélange présentée dans Fauconnier et Turner[70]. Ils montrent que le modèle du mélange n'est pas concurrent de celui de Lakoff, mais le présuppose. Le chapitre s'achève sur une étude des relations entre la métaphore et la comparaison d'une part (différences dans la façon dont s'opèrent les transferts et les mélanges), et la métonymie d'autre part. C&C concluent en constatant que beaucoup de mystères restent à élucider dans le domaine de la métaphore : le rôle des contraintes (contextuelles et autres), la nature exacte du processus de mélange des domaines et la nature du mélange résultant.

4.4. LES APPROCHES COGNITIVES DE LA FORME GRAMMATICALE (Partie III)

La grammaire de construction s'étant développée à partir du souci d'accorder une place aux expressions idiomatiques dans le savoir grammatical des locuteurs (p.225), le chapitre 9 (*From idioms to construction grammar*) constitue une introduction à cette vision des liens grammaticaux par l'intermédiaire de l'étude approfondie des idiotismes. Dans la plupart des théories de grammaire générative, le savoir grammatical du locuteur est organisé en composantes phonologique, syntaxique et sémantique, chaque composante régissant des propriétés linguistiques d'un seul type. Occupant une position transversale, le lexique diffère de ces composantes en délivrant pour chaque mot sa structure phonique, sa catégorie syntaxique et sa signification. Le diagramme d'organisation du savoir grammatical (p.227) équivaut à l'architecture parallèle de Jackendoff avec deux types de règles de corrélation entre phonologie et syntaxe et entre syntaxe et sémantique. Si dans ce cadre, le principe de l'arbitrarité de la structure du lexique entraîne le rejet du concept de construction dans le sens traditionnel[71] (par ex. la construction passive), l'originalité de Jackendoff consiste à avoir cependant reconnu dès 1990 l'existence de constructions (la section 10.1 de *Semantic structures* est intitulée *Babe Ruth homered his way into the hearts of America*).

C&C introduisent ensuite (p.229-36) un corps de concepts à la suite de Ch. Fillmore. Selon ce dernier, les idiotismes ont une orientation en termes de codage : ils sont des idiotismes d'encodage ou du décodage (selon que les règles standard d'interprétation des phrases s'y appliquent ou pas) ; ils ont un statut grammatical ou extragrammatical (selon qu'ils sont analysables ou pas à l'aide des règles générales de la syntaxe de la langue); ils ont un contenu lexical fixe (*substantive idioms*) ou en sont dépourvus (*formal / schematic idioms*) ; enfin ils sont marqués pragmatiquement ou pas (p.231-236). Au final, on obtient trois classes d'idiotismes : (1) ceux constitués de pièces rares arrangées d'une manière exceptionnelle, ex. fr. *peu ou prou*, *au fur et à mesure que* ; (2) ceux constitués de pièces familières arrangées d'une manière exceptionnelle, ex. *de but en blanc*[72] ; (3) ceux constitués

---

[68] Pour les questions : cf. Gluksberg ; 2001 (note 9) et Jackendoff, R. and Aaron, D. (1991).
Pour les réponses: cf. Lakoff and Johnson 1980 (note 7) page 108.

[69] Cf. Grady, J. E., Oakley T. and Coulson S. (1999).

[70] Cf. Fauconnier, G. and Turner, M. (1996).

[71] Cf. « The notion of grammatical construction is eliminated, and with it, construction-particular rules », N. Chomsky (1993 : 4).

[72] « Se dit d'un tir effectué d'une butte de tir en visant le blanc de la cible par la ligne de mire sans se servir d'une hausse mobile, sans préparation » (article *but* du *Grand Robert*, édition de 1960). L'arrangement exceptionnel des pièces est largement confirmé par la réanalyse de *butte,* N.F. en *but*, N.M.

de pièces familières arrangées de manière familière (mais sémantiquement irrégulière), ex. *aboyer un ordre*.

Les idiotismes schématiques ne peuvent pas être simplement listés dans le lexique (contrairement aux idiotismes substantifs) : les propriétés syntaxiques, sémantiques (et occasionnellement pragmatiques) doivent être directement associées à la construction, comme le montre l'analyse en deux phases de *let alone* : l'interprétant doit successivement reconnaître ou construire (1) une proposition sémantique dans le second conjoint fragmentaire qui est parallèle à la proposition dans le premier conjoint plein et (2) une échelle sémantique sous-jacente aux éléments dans les propositions[73]. Les auteurs commentent l'analyse des idiotismes comme constructions développée par Ellen Prince (représentant l'orientation dite 'fonctionnaliste autonome' parce qu'admettant l'autonomie de la syntaxe par rapport à la sémantique et à la pragmatique), par Anne Wierzbicka, en particulier la variation aspectuelle et actancielle des paires V (N) vs. *have/ give / take a* N<V , ex. *drink something* vs. *have a drink*, *pull a rope* vs. *give the rope a pull*, *look at* vs. *take a look at* et par R. Jackendoff (les constructions en *away* à valeur temporel, ex. *Bill slept the afternoon away*).

Finalement, les expressions combinatoires idiomatiques se présentent comme une extrémité d'un continuum de conventionalité dans la composition sémantique dont l'autre extrémité est représentée par les restrictions de sélection (p. 249) et qui situe les collocations à mi-distance, comme des idiotismes d'encodage (simple préférence du locuteur) et non de décodage (puisqu'interprétables sans nécessité un savoir particulier). L'originalité de G. Nunberg est d'avoir reconnu que le caractère conventionnel d'une combinaison d'unités linguistiques n'exclut pas leur composition sémantique, les expressions 'combinatoires idiomatiques' étant bien compositionnelles en ce sens que les parties de l'expression syntaxique peuvent être corrélées à des composants du sens de l'idiotisme, par ex. *spill* (→ divulguer) & *the beans* (→ une information).

Après avoir montré que presque tous les phénomènes particuliers aux idiotismes se rencontrent aussi en morphologie (avec par exemple la variante idiomatique à valeur religieuse *brethren* du pluriel de *brother*), C&C concluent qu' « il y a une représentation uniforme de tout le savoir grammatical dans l'esprit du locuteur, sous la forme de constructions généralisées » (p.255), ce qui permet de concevoir un continuum lexico-syntaxique, où le pôle lexical est caractérisé par la paire de propriétés {atomique & substantif}(où 'substantif' réfère à un contenu lexical) et le pôle syntaxique par la paire inverse {complexe & schématique}, les catégories syntaxiques (ex. démonstratif, adjectif) étant plus proches du pôle lexical avec la paire de propriétés {atomique & schématique} et les cadres de sous-catégorisation verbale (ex. SUJET consomme OBJET) plus proches du pôle syntaxique avec la paire {complexe & substantif}.

Le chapitre 10 (*An overwiew of construction grammars*) est consacré à une présentation comparée de quatre théories exploitant la notion de construction. Leur base commune est la conception des constructions comme unités symboliques qui consistent en un appariement forme ⇔ contenu au moins partiellement arbitraire. Même les constructions syntaxiques les plus générales ont des règles d'interprétation sémantique correspondantes, la signification d'une construction représentant tous les aspects conventionalisés de sa fonction : propriétés de la situation d'énonciation, du discours dans lequel l'expression est rencontrée et la relation pragmatique d'interlocution.

[73] Cette analyse n'est pas sans rappeler celle de O. Ducrot (1980).

La grammaire de construction partage avec la grammaire générative une conception méronymique de la structure des unités grammaticales : les syntagmes sont des parties de la phrase, qui sont appelés éléments, tandis que les parties de la structure sémantique sont appelés composants. Un lien symbolique joint un élément de la structure syntaxique d'une construction à un composant de sa structure sémantique (p.260). Croft & Cruse emploient le terme d'unité pour décrire une partie symbolique (élément + composant) d'une construction. La construction est donc un tout symbolique dont les parties sont des unités symboliques. La complexité syntaxique de la construction a un pendant sémantique, ses différents composants entretenant des relations sémantiques, par ex. la relation subjectale. Les constructions forment un inventaire structuré du savoir d'un locuteur sur les conventions de sa langue. Ainsi l'expression idiomatique *couper les ponts (avec qn)* se distingue de la construction partiellement figée *couper les liens (le peu de liens / les quelques liens, etc.)* par la sélection de l'objet, Sujet *coupe* Objet se distingue de Sujet *brise* Objet et ces constructions transitives se distinguent des constructions intransitives. En outre une expression peut instancier simultanément plusieurs constructions, par ex. les constructions ditransitive, interrogative et négative dans *Ne vous l'avais-je pas dit ?*[74]

La *Construction Grammar* de Fillmore et al. (1988) explore en détail les relations syntaxiques et l'héritage des propriétés. Le modèle de Lakoff (1987)[75] et Goldberg (1995)[76] met l'accent sur les relations de catégorisation entre constructions. La *Cognitive Grammar* de Langacker[77] insiste sur les catégories et relations sémantiques. Et la *Radical Construction Grammar*[78] est centrée sur les catégories syntaxiques et les universaux typologiques.

Enfin le chapitre 11 (*The usage-based model*) élargit la perspective au 'modèle fondé sur l'usage' que proposent beaucoup de linguistes cognitivistes pour rendre compte de l'usage de la langue, son acquisition et le changement linguistique. Les modèles traditionnels distinguent rigoureusement les formes de mots régulières, dont la production est décrite par des règles très générales, et irrégulières, qui doivent être listées dans le lexique. Dans le modèle fondé sur l'usage, les propriétés de l'usage des énoncés dans la communication déterminent aussi la représentation des unités grammaticales dans l'esprit du locuteur. En particulier deux propriétés d'usage sont supposées affecter la représentation grammaticale : la fréquence d'occurrence de formes et de structures grammaticales particulières, et la signification des mots et constructions en usage (p.292).

Les auteurs présentent d'abord les applications du modèle en morphologie. Quatre hypothèses y sont successivement testées et confirmées :

I. le stockage d'une forme de mot, régulière ou irrégulière, est fonction de la fréquence des exemplaires (hypothèse confirmée entre autres par les travaux de J. Bybee & D. Slobin) ;

II. la productivité d'une règle est déterminée par son caractère de schème (relativement) ouvert (ainsi les formes de la conjugaison anglaise exploitant l'apophonie constituent un schème fermé, tandis que les formes exploitant l'agglutination représentent un schème ouvert) ;

---

74 Un erratum à noter : dans la figure (5), p. 263, lire [*kick* [*the habit*]] et non [*kick* [*the bucket*]].
75 Cf. Lakoff, G. (1987).
76 Cf. Goldberg, A. (1995).
77 Cf. Langacker, R. (1987 / 1991).
78 Cf. Croft, W. (2001).

III. outre les règles ou schèmes morphologiques orientés sur leur source, il existe aussi des schèmes orientés vers leur produit, qui ne peuvent pas être aisément représentés par des règles dérivationnelles (ainsi les formes de prétérit de la classe VI en anglais constituent une 'ressemblance de famille' autour d'un prototype nasal sonore, ex. *sung*, *sprung*, *strung*, *swung*, *wrung*) ;

IV. la solidité des connexions entre les formes de mots et donc les forces influençant leur aspect phonologique (entre autres choses), est fonction de la similarité, laquelle se mesure en comparant mutuellement les mots dans leur signification et leur forme, moyennant quoi la similarité sémantique se révèle beaucoup plus forte que la similarité formelle (ainsi la connexion strictement sémantique entre les formes supplétives *go* et *went* ou en français entre *aller*, *va* et irai est très forte, alors que par ex. les deux emplois de *dé* dans *coudre avec un dé* et *jouer aux dés* sont immédiatement perçus comme homonymiques).

Tous ces résultats sont explicables par un réseau d'activation interactive dont les patrons d'activation résultant de l'usage langagier déterminent le stockage des formes de mots[79].

Sur le plan syntaxique, les auteurs proposent (p.309) une définition généralisée de la productivité d'une construction : la productivité (ou *entrenchment* : renforcement) est une fonction directe du nombre d'instances de la construction à tout niveau de schématicité et du degré de cohérence formelle et sémantique des instances de la construction. Ainsi, la productivité de la construction transitive [Sujet Verbe Objet] est due à la très haute fréquence des instances de cette construction, résultant elle-même du nombre élevé de verbes transitifs, même si la grande majorité de ces verbes a une fréquence relativement basse.

En syntaxe aussi, on trouve des schèmes syntaxiques orientés vers leur produit. Ainsi en anglais la phrase simple déclarative ne comporte pas d'auxiliaire à la forme positive (*She found it* vs. *She did not found it*) et est donc structurellement différente de la phrase au futur (*She will come*) ou modale (*She shoud have eaten already*). En revanche la phrase interrogative (et on peut en dire autant de la phrase négative) régularise le schème syntaxique sous la forme [[Aux Sujet Verbe (Objet) ↑], ce qui lui donne un degré de généralité supérieur. Un autre exemple probant (p.320) est l'émergence de la construction [*Don't be* Adj] qui va à l'encontre de l'incompatibilité dominante entre *do* et *be*. L'explication des auteurs est que l'émergence de cette construction « réaligne le paradigme constructionnel » de telle sorte que les constructions à force illocutoire prohibitive sont plus distinctes des constructions à force illocutoire déclarative ou impérative (effet de dissimilation) et plus uniformes entre elles (effet d'assimilation). Ainsi †*be not cruel !* a été remplacé par *don't be cruel !* pour mieux se distinguer de *be brave !* et s'uniformiser avec *don't jump !*

Croft (2001) adjoint l'hypothèse de la 'connectivité sur la carte sémantique', selon laquelle les constructions doivent être corrélées dans une région continue de l'espace sémantique, c'est-à-dire que les usages constructionnels doivent être ou avoir été historiquement sémantiquement corrélés, par exemple la construction [*Don't be* Adj] résulte historiquement d'une généralisation de la construction impérative négative (type *Don't be cruel !* < type *Don't jump !)*. Considérés à travers les langues, les patrons de cartes sémantiques suggèrent que le structure interne des catégories grammaticales, c'est-à-dire les

[79] On peut ajouter aux références des auteurs l'impressionnant article de Simon Kirby (2001). Kirby procède à une simulation par réseau connexionniste de la production de formes irrégulières en tenant compte de la loi de Zipf, de telle sorte que les formes de mot de très haute fréquence, bien que produites par un schème improductif, ne sont cependant pas vouer à disparaître.

relations entre les exemplaires, serait universelle tandis que les limites seraient fixées par chaque langue particulière.

En diachronie, une construction unifiée peut provenir d'une collision : c'est apparemment le cas en anglais pour la construction [Sujet Verbe Poss way Prep Lieu], ex. *The limped soldiers limped their way across the field*, qui résulterait de l'unification de deux constructions distincte à valeur l'une de moyen , l'autre de manière. A la fin du 19^{e} siècle la construction commence à accueillir des verbes de bruit accompagnant le mouvement et finalement le bruit peut s'autonomiser, cf. *He ... whistled his way to the main front door* (exemple de M. Israel).

4.5. Le point essentiel du chapitre de conclusion, qui s'interroge sur l'au-delà de la LC, est l'ouverture vers la sociolinguistique. Pour C&C, « l'hypothèse que le savoir linguistique émerge de l'usage de la langue fournit une opportunité à la LC pour prendre en compte la nature sociale et interactionnelle du langage » (p. 329). Cette ouverture est à mettre en relation avec la vision du changement linguistique que délivre W. Croft dans *Explaining language change : an evolutionary approach* (2000). Dans la première phase du changement linguistique, des processus cognitifs perturbateurs tels que la réanalyse du message reçu ou des interférences entre codes dans des situations de bilinguisme peuvent induire une variation dans les répliques que produisent les partenaires de l'acte de discours[80] dans leurs occurrences de parole (*usage events*). Dans la seconde phase, la réplication différenciée conduit à la stabilisation de variantes divergeant sur le plan phonologique, lexical et.ou syntaxique, avant que des facteurs sociaux ne pilotent la propagation sélective d'une seule des variantes. On ne peut que saluer cette perspective propre à rééquilibrer l'entreprise de théorisation de la linguistique entre sciences cognitives et sciences sociales. En l'état, *Cognitive linguistics* demeure un ouvrage de référence à recommander en particulier aux étudiants qui souhaitent s'engager dans un travail de recherche, afin de leur éviter un usage incontrôlé de concepts insaisissables en dehors de leur arrière-plan épistémologique.

[80] Les *natural langague users* dans la terminologie de S.C. Dik.

5. Les affinités entre les théories évoquées dans les ouvrages de Jackendoff (2002), Butler (2003) et Croft & Cruse (2004) et leurs limites

L'impressionnante synthèse comparative de Ch. Butler explicite les affinités d'une part entre la *Systemic (Functional) Grammar* de Halliday & Fawcett et la *Functional Grammar* de Dik & Hengeveld, et d'autre part entre celle-ci et la *Role and Reference Grammar* de van Valin & LaPolla. En revanche les affinités entre la SFG et la RRG sont évanescentes. C'est ce que j'ai cherché à représenter sur la Figure 1 où les affinités étroites sont représentées par une flèche bidirectionnelle continue et les affinités lâches par une flèche discontinue. Il n'y a pas de lien marqué entre la SFG et la RRG, de sorte que l'unité du domaine 'structural-fonctionnel' dégagé par Butler est assurée uniquement par le rôle de cheville de la FG (liens 1 et 3)

Par ailleurs j'ai insisté sur le fait que la théorie d'*Architecture Parallèle* de Jackendoff (2) fonde une grammaire cognitive, compte tenu de l'importance accordée aux processus de production et de réception des messages linguistiques[81]. Il y a donc un lien fort (4) entre la CG et l'architecture parallèle. En outre cette théorie ne se distingue des nombreux travaux combinant syntaxe et sémantique formelles que par la conception du domaine sémantique comme conceptualisation et la distinction claire entre le domaine de la sémantique conceptuelle[82]et celui de la sémantique de la référence et de la vérité[83]. Il existe donc un lien étroit (6) entre ces deux approches. En revanche les liens entre la FG et la CG (2) et entre la RRG et l'Architecture Parallèle (5) sont plus ténus. Concrètement, on peut dégager le réseau d'affinités suivantes

I. **FG ⇔ SG** : Conception analogue des fonctions énonciatives et discursives, développement de la *Functional Discourse Grammar* de Hengeveld (2004) inspirée de la SG.

II. (FG ⇔ CG) : Principe de plausibilité psychologique de la structure sous-jacente (mais contestable, cf. Hesp 1990) et de rares tentatives isolées de rapprochement : L. Goossens (1994), R. Kalisz & W. Kubinski (1997).

III. **FG ⇔ RRG** : Traitement analogue des catégories de Temps-Aspect-Modalité par des opérateurs stratifiés, priorité de la structuration sémantique sur la structuration syntaxique et développement récent d'une FG enrichie d'une structure conceptuelle (cf.. M. Anstew, 2002).

IV. **CG ⇔ ParalArch** : priorité donnée aux propriétés cognitives du langage.

V. (RRG ⇔ ParalArch) : Structure conceptuelle / logique apparentée et *linking* entre structurations syntaxique et sémantique (mais autonomie des deux pour Jackendoff vs. dépendance syntaxe < sémantique pour van Valin).

---

81 Chapitres 6 *Lexical storage vs. online construction* et 7 *Implications for processing*.

82 Chapitre 9 *Semantics as a mentalistic enterprise.*

83 Chapitre 10 *Reference and truth*.

VI. **ParalArch ⇔ Syntaxe & sémantique formelles** (exemples dans un ouvrage récent[84] : syntaxe catégorielle & sémantique intensionnelle, cf. Dowty 2003 ; syntaxe minimaliste & sémantique événementielle post-davidsonienne, cf. Jäger & Blutner 2003) : *linking* entre structure syntaxique et structure sémantique, mais cette dernière représente une conceptualisation selon Jackendoff et une réalité externe selon la sémantique formelle.

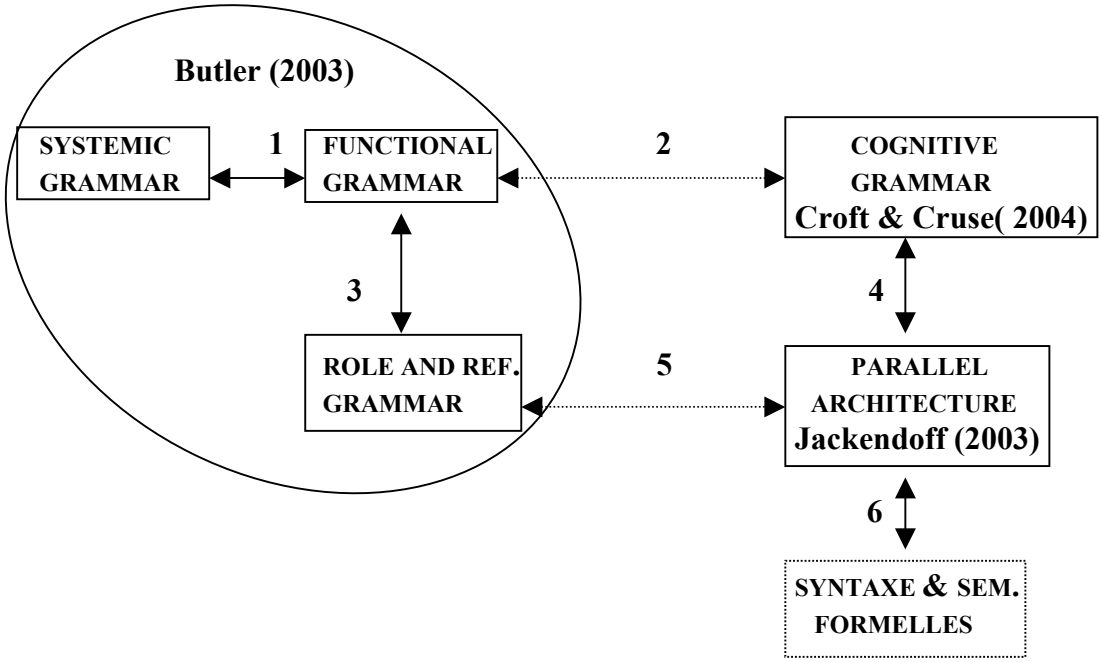

Figure 1 : Relations de proximité entre les théories linguistiques présentées dans Jackendoff (2002), Butler (2003) et Croft & Cruse (2004)

Il ressort finalement de la Figure 1 que les orientations de l'*épistémé* du langage étudiées ici ne sont que superficiellement interconnectées : le souci majeur des grammaires 'néo-fonctionnelles' demeure les **opérations énonciatives et discursives**, celui de la *Cognitive Grammar* et de la théorie d'Architecture Parallèle est celui des **opérations cognitives**. Différents auteurs (A. Culioli et ses collaborateurs en France, cf. C. Fuchs 2004, T. Givón 1995, 2002 et récemment R. Langacker, 2002 dans l'espace anglo-américain) ont cherché à associer les deux types d'opérations, mais leur raccordement est loin d'être achevé.

[84] Cf. J. François (à paraître, 2005)

Bibliographie

Anstey, M. (2002), *Layers and operators*. Working Paper in Functional Grammar 77. University of Amsterdam.

Brown, C. H. (2002). Paradigmatic relations of inclusion and identity I: Hyponymy. *Lexicology: an international handbook on the nature and structure of words and vocabularies* (Handbook of linguistics and Communication Science, 21),ed. Cruse A. D., Hundsnurscher F., Job M. and Lutzier P. Berlin: de Gruyter.

Chomsky, N. & Halle, M. (1968), *The sound patterns of language*. New-York : Harper & Row.

Chomsky, N. (1993) *A minimalist programm for linguistic theory*. Cambridge (Mas.) : M.I.T. Press.

Clausner, T. & Croft, W. (1997), The productivity and schematicity of metaphor. *Cognitive Science* 21:247-82.

Croft, W. (1990), *Typology and universals*. Cambridge (UK) : Cambridge University Press.

Croft, W. (1995), Autonomy and functionalist linguistics. *Language* 71: 490-532.

Croft, W. (2000), *Explaining language change*. *An evolutionary approach*. Harlow : Longman.

Croft, W. (2001), *Radical construction grammar : syntactic theory in typological perspective*. Oxford : Oxford University Press.

Croft, W. (2003[2]), *Typology and universals*, Cambridge University Press [2e édition révisée]/

Cruse, D.A. (1986), *Lexical Semantics*, Cambridge (UK) : Cambridge University Press

Cruse, D. A.(1994). Prototype theory and lexical relations. *Rivista di Linguistica* 6:167-188.

Cruse, D. A. (2000a). Lexical "facets": between monosemy and polysemy. *Sprachspielund Beduetung: Festchrift für Franz Hundsnurscher zum 60. Geburtstag,*ed. S. Beckmann, P. P. König and T. Wolf, 25-36. Tübingen : Niemeyer.

Cruse, D. A. (2000b). Aspects of the micro-structure of word meanings. *Polysemy: theoretical ans computational approaches,* ed. Yael Ravin and Claudia Leacock, 30-51. Oxford:Oxford University Press

Cruse, D. A. (2002). Microsenses, default specificity and the semantics-pragmatics boundary. *Axiomathes* 1:1-20.

Cruse, D.A. (2004), *Meaning in language : An introduction to semantics & pragmatics.* Oxford : Oxford University Press.

Darnell M. *et alii* (1999), *Functionalism and formalism in linguistics* [2 volumes]. Amsterdam & Philadelphie : Benjamins.

Dik, S.C. (1978), *Functional Grammar*. Dordrecht : Foris.

Dik, S.C. (1997), *The Theory of Functional Grammar* (2 volumes). Berlin : Mouton De Gruyter.

Dowty, D. (2003), The dual analysis of adjuncts/complements in Categorial Grammar. In : E. Lang *et al*. (eds, 2003) p. 33-66.

Ducrot, O. (1980), *Les échelles argumentatives*. Paris : Editions de Minuit.

Fauconnier, G. & Turner, M. (1996). Blending as a central process in grammar. In A. Goldberg (ed.), *Conceptual Structure, discourse and language*, 113-30. Standford : CSLI Publications.

Fillmore, Ch., Kay, P. & Kay O'Connor, M. (1988), Regularity and idiomaticity in grammatical constructions : the case of *let alone*. *Language* 64 : 501-38.

Foley, W. & van Valin, R.D. (1984), *Functional Syntax and Universal Grammar*. Cambridge : Cambridge University Press.

François, J. (1985), Une prise de position contre l'autonomie de la sémantique linguistique : R. Jackendoff, *Semantics and cognition*. DRLAV, Revue de linguistique 33:45-52 ;

François, J. (1992), La causation et l'action dans la théorie sémantique de Ray Jackendoff. *Intellectica*, Association pour la Recherche Cognitive, pp. 291-324 ;

François, J. (1998), Grammaire fonctionnelle et dynamique des langues : de nouveaux modèles d'inspiration cognitive et biologique. Verbum XX/3 :233-56 [J. François (dir.), *Orientations réfentes en grammaire fonctionnelle entre sciences cognitives et biologi*e]

François, J. (2003), Compte rendu de Ray Jackendoff (2002), *Foundations of language — Brain, Meaning, Grammar, Evolution*. Oxford, New-York : Oxford University Press. Paru dans le BSL XCVIII/2 :113-9, 2003.

François, J. (2004a), Compte rendu de Christopher Butler (2003), *Structure and function — A guide to three major structural-functional theories*. Benjamins 2003. Paru dans le BSL XCIC/2 :331-44, 2004.

François, J. (2004b), Le fonctionnalisme linguistique et les enjeux cognitifs. In C. Fuchs (dir.), p.99-133.

François, J. (à paraître, 2005), Compte rendu de E. Lang , C. Maienborn & C. Fabricius-Hansen (eds. 2003) *Modifying adjuncts*. Berlin : Mouton de Gruyter.

Fuchs, C. (2004b), Pour introduire à la linguistique cognitive. In : C. Fuchs (dir.), p. 1-24.

Fuchs, C. (dir. 2004), *La linguistique cognitive*. Paris : Ophrys / Maison de sciences de l'homme.

Gentner, D. (1983), Structure-mapping: a theoretical framework for analogy. *Cognitive Science* 7:155-70

Gibbs, R. & O'Brien J. (1990), Idioms and mental imagery : the metaphorical motivation of idiomatic meaning. *Cognition* 36:35-68.

Givón, T. (1995), *Functionalism and Grammar*. Amsterdam : Benjamins.

Givón, T. (2002), *Bio-linguistics, The Santa Barbara Lectures*. Benjamins

Gluksberg, S. (2001), *Understanding figurative language*. Oxford: Oxford University Press.

Goldberg, A. (1995), *Constructions — A Construction Grammar approach to argument structure*. Chicago : Chicago University Press.

Goldsmith, J. & Huck, G. (1991). Distribution et médiation dans le développement de la théorie linguistique. *Communications* 53:51-67

Goossens, L. (1994), Transitivity and the treatment of (non)prototypicality in FG. In : E. Engberg-Pedersen et al. (eds.), *Function and expression in Functional Grammar*. Berlin (De Gruyter): 65-80.

Grady, J. E., Oakley T. and Coulson S. (1999). Blending and metaphor. *Metaphor in cognitive linguistics,* ed. Gibbs R. W. Jr. and Steen G. J., 101-24. Amsterdam: John Benjamins.

Hauser, M.D., Chomsky, N. & Fitsch W.T. (2002), The faculty of language : What is it, who has it, and how did it evolve ? *Science* 298.

Hengeveld, K. (2004), *Morphology in Functional Discourse Grammar*. Working Paper in Functional Grammar 79. University of Amsterdam.

Hesp, C. (1990), The Functional Grammar computational natural language user and psychological adequacy. In : J. Nuyts, A.M. Bolkestein & C. Vet(eds*.), Layers and levels of representation in language theory*. Amsterdam : Benjamins, p.295-312.

Jackendoff, R. & Aaron, D. (1991). Review of George Lakoff and Mark Turner, *More than cool reason, a field guide to poetic metaphore*. Language 67:320-38.

Jackendoff, R. (1972), *Semantic interpretation in generative grammar.* Cambridge (Mass.) : MIT Press

Jackendoff. R. (1977), *X' Syntax : a study of phrase structure.* Cambridge (Mass.) : MIT Press.

Jackendoff, R. (1983), *Semantics and cognition* . Cambridge (Mass.) : MIT Press

Jackendoff, R. (1987), *Consciousness and the computational mind.* Cambridge (Mass.) : MIT Press Jackendoff, R. (1990), *Semantic structures.* Cambridge (Mass.) : MIT Press

Jackendoff, R. (1992), *Languages of the mind* Cambridge (Mass.) : MIT Press

Jackendoff, R. (1994), *Patterns of the mind*. Basic Books

Jackendoff, R. (1997a), *The architecture of the Language Faculty*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.

Jackendoff, R. (1997b), Twistin the nicht away. *Language* 73 : 534-591.

Jäger, G. & Blutner, R. (2003), Competition and interpretation : The German adverb *wieder* ('again'). In : E. Lang et al. (eds.), p.393-416.

Kalisz, Roman & Kubinski Wojciech (1997)*, Functional Grammar vs. Cognitive linguistics : an attemps at discovering similarities and differences*. Working Paper in Functional Grammar 64, Université d'Amsterdam.

Katz, J.J. & Fodor, J. (1963), The structure of a semantic theory. *Language* 39 :170-210.

Kirby, S. (2001), Spontaneous evolution of linguistic structure : an iterated learning model of the emergence of regularity and irregularity. *IEEE Transactions on Evolutionary Computation*. 5.2 : 102-110.

Lakoff, G. (1987), *Women, fire, and dangerous things : what categories reveal about the mind*. Chicago : Chicago University Press.

Lakoff, G. (1990), The Invariance Hypothesis : Is abstract reason based on image-schemas *? Cognitive Linguistics* 1:54.

Lakoff, G. (1993), The contemporary theory of metaphor. *Metaphor and thought*, ed. Andrew Ortony, 202-51. Cambridge: Cambridge University Press

Lakoff, G. and Johson, M. (1980), *Metaphors we live by.* Chicago: University of Chicago Press.

Lakoff,G. and Turner, M. (1989), *More than cool reason : a field guide to poetic metaphor.*Chicago: University of Chicago Press.

Lamb S. (1999), *Pathways of the brain*. *The neurocognitive basis of language*. Amsterdam : Benjamins.

Lang E., Maienborn, C. & Fabricius-Hansen, C. (2003), *Modifying adjuncts*. Berlin : Mouton de Gruyter.Collection Interface Explorations 4.

Langacker, R. (1987 / 1991), *Foundations of Cognitive Grammar, vol.1, 2*. Stanford : Stanford University Press.

Langacker, R. (2002), Discourse and cognitive grammar. *Cognitive Linguistics* 12 : 143-88.

Lerdahl, F. & Jackendoff, R. (1983), *A generative theory of tonal music*. Cambridge (Mass.) : MIT Press.

Mac Whinney, B. & Bates, E. (eds., 1989), *The crosslinguistic study of sentence processing*. Cambridge (UK) : Cambridge University Press.

Mairal Uson, R. & Faber, P. (2002), Functional Grammar and lexical templates. In : R. Mairal Uson *et al.* (eds.), *New Perspectives on Argument Structure in Functional Grammar*. Berlin : Mouton de Gruyter, pp.39-94.

Mairal Uson, R. & van Valin, R.D. (2001), What Role and Reference Grammar can do for Functional Grammar, *Revista Canaria de Estudios Ingleses*, 42 ; abril 2001, pp. 137-166.

Matthews, P. H. (1981). *Syntax*. Cambridge:Cambridge University Press.

Picoche, J. (1986), *Les structures sémantiques du lexique verbal* (1986) Paris : Larousse.

Picoche, J. (2001), *Dictionnaire du Français Usuel* (2001), Louvain : De Boeck-Duculot.

Pustejovsky, J. (1995). *The generative lexicon.* Cambridge, Mass: M.I.T. Press

Siewierska, A. (1991), *Functional Grammar*. Londres : Routledge & Kegan.

Steele, J. (ed. 1990), *Meaning-Text-Theory : Linguistics, Lexicography, and Implications*. Ottawa ; University of Ottawa Press.

Van Valin, R. & LaPolla, R. (1997), *Syntax — Structure, Meaning, Function*. Cambridge : Cambridge University Press

Victorri, B. & Fuchs, C. (1996)*, La polysémie – Construction dynamique du sens*. Paris : Hermès.

Victorri, B. (2004), Les grammaires cognitives. In : C. Fuchs (dir.), p.73-98.

INDEX DES TITRES

Brown, C. H. (2002) 28, note 61
Chomsky, N. (1993) 29, note 71
Chomsky, N. & Halle, M. (1968) 6, note 18
Clausner, T. and Croft, W. (1997) 28, note 65
Croft W. & Cruse D.A. (2004) 4
Croft W. (1990) 5, note 11
Croft W. (1995) 14, note 36 ; 15
Croft W. (2000) 3, note 5 ; 5, note 13 ; 8 ; 22, note 47 ; 33
Croft W. (2001) 22, note 47 ; 31, note 78
Croft W. (2003) 22, note 47
Cruse D.A. (1986) 22, note 46 ; 27, note 60
Cruse D. A. (1994) 27, note 59
Cruse D. A. (2000a) 26, note 56
Cruse D. A. (2000b) 26, note 56
Cruse D. A. (2002) 26, note 56
Cruse D.A. (2004) 22, note 46
Darnell M. *et alii* (1999). 14, note 35
Dik, S.C. (1978) 12, note 29
Dik, S.C. (1997) 13
Ducrot O. (1980) 30, note 73
Fauconnier, G. & Turner, M. (1996) 29, note 70
Fillmore, Ch., Kay, P. & Kay O'Connor, M. (1988) 23, note 52
Foley, W. & van Valin, R.D. (1984). 12, note 28
François J. (1985) 5, note 7
François J. (1992) 5, note 7
François J. (1998) 3, note 4
François J. (2002) 12, note 33
François J. (2003) 3, note 1 ; 22, note 44
François J. (2004a) 3, note 2 ; 22, note 43
François J. (2004b) 3
François J. (à paraître, 2005) 22, note 48 ; 35, note 84
Fuchs C. (2004) 3 ; 35
Gentner D. (1983) 28, note 64
Givón, T. (1995) 5, note 14 ; 8 ; 35
Givón, T. (2002) 5, note 15 ; 35
Gluksberg, S. (2001). 28, note 64 ; 29, note 68
Goldberg, A. (1995). 7, note 21 ; 12, note 34 ; 31, note 76
Goldsmith J. & Huck G. (1991). 12, note 31
Grady, J. E., Oakley T. & Coulson S. (1999) 29, note 69
Hauser, M.D., N. Chomsky, N. & Fitsch, W.T. (2002) 23, note 49
Hesp C. (1990) 34
Jackendoff R. (1972) 5, note 6

Jackendoff R. (1977)	5, note 6
Jackendoff R. (1983)	5, note 7 ; 23, note 50
Jackendoff R. (1987)	5, note 8
Jackendoff R. (1990)	5, note 7 ; 6 ; 7 ; 9 ; 12, note 33 ; 29
Jackendoff R. (1994)	5, note 9
Jackendoff R. (1997a)	5, note 7 ; 9
Jackendoff R. (1997b)	22, note 45
Jackendoff R. (2002)	12, note 33 ; 34, note 81, 82, 83
Jackendoff, R. & Aaron, D. (1991)	29, note 68
Kalisz, R. & Kubinski W. (1997)	12, note 26
Katz, J.J. & Fodor, J. (1963)	24, note 53
Kirby S. (2001)	32, note 79
Lakoff G. (1987)	31, note 75
Lakoff G. (1990)	28, note 67
Lakoff G. (1993)	28, note 56
Lakoff G. & Johnson M. (1980)	28, note 62 ; 29, note 68
Lakoff G. & Turner M.(1989)	28, note 63
Lamb S. (1999)	7, note 20
Langacker R. (1987 / 1991)	31, note 77
Langacker R. (2002)	35
Lerdahl F. & Jackendoff R. (1983)	5, note 10
Mac Whinney, B. & E. Bates (eds., 1989)	5, note 12
Mairal Uson R. & Faber P. (2002).	19, note 39
Mairal Uson R. & van Valin R.D. (2001).	12, note 27
Matthews P. H. (1981)	27, note 57
Picoche J. (1986)	23, note 51
Picoche J. (2001)	23, note 51
Pustejovsky J. (1995)	27, note 58
Siewiersk, A. (1991)	18, note 38
Steele J. (ed. 1990)	12, note 32
van Valin, R.D. & LaPolla, R. (1997)	8, note 22 ; 12, note 30
Victorri B & Fuchs C. (1996)	26, note 54
Victorri B. (2004)	3, note 4

Le ***Centre de Recherches Interlangues sur la Signification en Contexte*** (CRISCO) contribue au débat linguistique à l'aide de trois outils éditoriaux :

I

Syntaxe & Sémantique

Revue de linguistique créée en 2000 aux Presses Universitaires de Caen

Responsables de la revue : J. FRANÇOIS & N. LE QUERLER

Comité de rédaction : C. GUIMIER, A. LACHERET, R. RENAULT, J. FRANÇOIS, N. LE QUERLER

Comité scientifique : P. BLUMENTHAL (Cologne), A. BORILLO (Toulouse-le-Mirail), M. CHAROLLES (Paris 3), B. COMBETTES (Nancy), J.P. DESCLES (Paris 4), D. GEERAERTS (Leuven), B.N. GRUNIG (Paris 8),), P. HIRSCHBUHLER (Ottawa), G. KLEIBER (Strasbourg 2), P. KOCH (Tübingen), B. LAMIROY (Leuven), A. LEMARECHAL (Paris 4), R. MARTIN (INALF), S. MEJRI (Tunis), C. VET (Groningen), B. VICTORRI (CNRS).

n°1	***Connecteurs et marqueurs de connexions***, sous la direction de Claude GUIMIER (mars 2000)
n°2	***Sémantique du lexique verbal***, sous la direction de Françoise CORDIER, Jacques FRANÇOIS et Bernard VICTORRI (avril 2001)
n°3	***Les grammaires du français et les "mots outils"***, sous la direction de Gudrun LEDEGEN et Nathalie ROSSI (mars 2002)
n°4	***La valence vue d'Allemagne***, sous la direction de Peter BLUMENTHAL et Peter KOCH (mars 2003)
n°5	***Polysémie et polylexicalité***, sous la direction de Salah MEJRI (avril 2004)

II

Bibliothèque de Syntaxe & Sémantique

collection de linguistique créée en 2002 aux Presses Universitaires de Caen

Traits d'union, sous la direction de N. LE QUERLER & G. KLEIBER [Actes des *Journées de Linguistique Rhénane* de novembre 2000, organisées par SCOLIA et le CERLICO] (mai 2002)

L'adjectif en français et à travers les langues, sous la direction de J. FRANÇOIS [Actes du colloque de Caen, 28-30 juin 2001] (janvier 2005)

III

Cahiers du CRISCO

Cahiers de recherche linguistique diffusés par le CRISCO depuis 2000. Les ***Cahiers du CRISCO*** sont distribués gratuitement.

n°1 Jacques FRANÇOIS, *Sur la grammaire de van Valin* (septembre 2000)

n°2 Véronique LENEPVEU, *Adjectifs et adverbes : une corrélation syntactico-sémantique* (janvier 2001)

n°3 Jacques FRANÇOIS & Hansjakob SEILER, *Gespräche über Hansjakob Seilers Universalienforschung* (mai 2001, version originale en allemand)

n°4 Denis RAMASSE, *L'intonation des phrases présentant un détachement à gauche en français : une première approche* (juin 2001)

n°5 Heike BALDAUF, *Voyage au bout de la langue : quelques remarques sur des énoncés minimaux* (mars 2002)

n°6 Jacques FRANÇOIS (avec la participation de Hansjakob SEILER), *La faculté de langage et les universaux : perspectives fonctionnalistes actuelles* (mars 2002)

n° 7 Catherine CAMUGLI GALLARDO, *La langue des jeunes en Italie — Guide à une enquête de terrain* (mars 2002)

n° 8 Jacques FRANÇOIS, *La représentation des structures verbo-nominales et du figement verbal dans deux formalismes de grammaire fonctionnelle* (mai 2002)

n° 9 Valeriano BELLOSTA von COLBE & Jacques FRANÇOIS, *Windowing of attention and the core-periphery boundary* (septembre 2002)

n° 10/1 Maxi KRAUSE, *AUS, élément prépositionnel, élément constitutif de particules diverses et particule verbale* (septembre 2002)

n° 10/2 Maxi KRAUSE, *VON, préposition et élément constitutif d'adverbes et de tournures adverbiales* (octobre 2002)

n° 10/3 Maxi KRAUSE, *BEI, préposition, élément constitutif de particules diverses et particule verbale* (novembre 2002)

n° 10/4 Maxi KRAUSE, *MIT, préposition, élément constitutif de particules diverses et particule adverbiale* (novembre 2002)

n° 11 Richard RENAULT, *Morphosyntaxe des participes finnois* (décembre 2002)

n° 12 Dominique LEGALLOIS (coordination), *Unité(s) du texte* [Journée Scientifique du CRISCO, 6 décembre 2002] (juin 2003)

Cahiers téléchargeables sur le site du CRISCO : www.crisco.unicaen.fr

n°13 Jacques FRANÇOIS (coordination), *Aspects de la « Role and Reference Grammar »* [Journée Scientifique du CRISCO, 14 mars 2003] (septembre 2003)

n°14 Jacques FRANÇOIS, Jean-Luc MANGUIN & Bernard VICTORRI, *La réduction de la polysémie adjectivale en cotexte nominal : une méthode de sémantique calculatoire* (octobre 2003)

n°15 Emmanuelle ROUSSEL, *Le commentaire associé au passif anglais* (février 2004)

n°16 Corinne OZOUF, *Caractère différentiel et relation d'équivalence entre* ***voir*** *et* ***regarder*** (juin 2004)

n°17 Jean-Luc MANGUIN & Jacques FRANÇOIS (coordination), *Le Dictionnaire Electornique des Synonymes du CRISCO – Un mode d'emploi à trois niveaux* (juillet 2004)

n°18 Dominique LEGALLOIS & Song-Nim KWON, *Sémantique lexicale et examen écologique de la co-occurrence* (janvier 2005)